

POLICE MAGAZINE



LES MARCHANDES D'AMOUR DU BAGNE

Ces trois prostituées de Cayenne, dont la beauté est relative, consolent les forçats en mal d'amour qui vont leur rendre visite.
Lire, pages 6 et 7, la suite du passionnant récit *LES MYSTÈRES DU BAGNE*, par JEAN NORMAND.

**DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION**
**30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e**
Téléphone : TRINITÉ 72-96
Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans primes)...	37 fr.
	Six mois...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr.
	Six mois...	33 fr.

Se remanier à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

TRIBUNAUX COMIQUES

Coups et blessures.

C'est une jeune fille charmante, charmante, comme chantait autrefois Mayol. Oui, mais la jeune fille charmante avait la tête près du bonnet et le bonnet près des toits des moulins.

Elle fit la connaissance d'un jeune homme tout aussi charmant qu'elle. On flirta, on parla mariage.

Mais un dimanche, à la foire du Trône, le jeune homme constata que la jeune fille trouvait fort à son goût certain sous-officier aviateur rencontré dans un wagonnet de montagnes russes.

Le jeune homme, n'écoulant que sa jalousie, crut voir, pendant le parcours, le bras de l'aviateur s'enrouler autour de la taille de la jeune fille et ladite jeune fille pousser un long soupir d'aise.

Alors, revenus sur la terre ferme, les fiancés se dirent leurs quatre vérités... qui étaient au moins quarante et la jeune fille qui avait toujours la tête près du bonnet s'écria soudain, au comble de la rage :

— Eh bien, il ne faut pas te marier si tu ne veux pas être cocu !

Le jeune homme répondit par un silencieux mépris, ce qui était bien. Malheureusement, il fit suivre ce silencieux mépris d'une maîtresse gifle, ce qui était mal.

La jeune fille poussa des cris, le traita de vagabond spécial, ce qui amena une tournée magistrale, laquelle tournée obligea des passants à conduire la jeune fille à l'hôpital, tandis que le jeune homme se mettait rapidement hors de portée d'un lynchage certain.

La jeune fille, qui a failli perdre un œil dans la bagarre, traîne son ex-fiancé devant les tribunaux.

— Il m'aurait frappée avec raison, fait-elle, que je ne dirais rien, mais justement l'aviateur ne me plaisait pas.

— Avez-vous soupé quand il vous a passé le bras autour de la taille ? interroge le président que l'aventure distrait fort.

— Non, répond la jeune fille, vu que ce n'est pas lui qui m'a passé son bras, mais un vieux monsieur qui avait le trac. Georges (c'est l'ex-fiancé) a vu de travers. Pour moi, il avait bu ce jour-là avant de venir à notre rendez-vous.

Mais le jeune homme proteste. Il n'avait pas bu. Il ne boit jamais rien entre ses repas.

— Oui, mais pendant les repas, qu'est-ce qu'il se tasse ! lance la jeune fille, qui a passé les premières années de sa vie dans le gatroche quartier de Charonne.

Mais l'avocat du jeune homme intervient pour annoncer que la jeune fille va être mère.

— Ce n'est pas moi ! cria immédiatement le jeune homme.

Le président malicieux paraît ne pas comprendre et dit doucement :

— Évidemment, vous, ce serait un miracle.

Mais le jeune homme précise :
— Je veux dire que je ne suis pas responsable de cet enfant-là.

Responsable d'un enfant !... La formule est nouvelle et plaît beaucoup au président.

— Je n'ai pas dit non plus que le gosse était de toi, explique à son tour la jeune fille.

Alors, pourquoi cette intervention ?

— Pour dire qu'on ne frappe pas une femme dans cet état ! lance, tragique, la jeune fille.

Mais, insiste le président, saviez-vous que vous étiez enceinte le jour de la bataille ?

— Non, sans quoi je ne serais pas montée sur les montagnes russes.

— Donc, ça n'a rien à voir avec l'affaire.

Finalement, le jeune homme est condamné à des dommages très diminués et il se retire en disant à son ex-fiancée qu'elle ne l'a pas « eu », mais l'ex-fiancée riposte qu'elle l'a bel et bien « eu » tout de même, et l'on ne saura jamais si réellement la jeune fille a eu le jeune homme, qui, lui, en tout cas, n'a pas eu la jeune fille.

Possession vaut titre.

C'est une bien amusante histoire et cet après-midi la Correctionnelle prend figure de théâtre de vaudeville.

Un représentant de commerce en alcools de marques faisait de fort belles affaires.

Aussi quand il put enfin respirer, il estima que la *struggle for life* l'autorisait à prendre du bon temps.

Et ce bon temps eut la silhouette d'une charmante amie.

Hélas ! la crise arriva et le représentant de commerce fit, après de bonnes, de très mauvaises affaires, si mauvaises même qu'il crut prudent de mettre son loyer au nom de sa femme.

Notre homme conta sa misère à sa maîtresse, laquelle, excellente personne, lui proposa, puisqu'il ne pouvait plus l'entretenir, de vendre pour elle (il s'y entendait beaucoup mieux) de l'argenterie et de fines dentelles.

Le représentant de commerce accepta, mais il commit l'imprudence de déposer chez lui, avant de trouver acheteur, dentelles et argenterie appartenant à son amie.

Or, son épouse, qui connaissait la liaison, en profita pour se saisir de l'argenterie et des dentelles qu'elle vendit à son profit. Naturellement, la petite amie protesta et demanda la restitution de son bien, ou tout au moins de l'argent en quoi il s'est mué par le truchement de l'épouse.

Mais l'épouse de riposter qu'elle n'a pas à connaître de l'existence de cette femme, que l'argenterie et la dentelle étaient chez elle, dans un appartement dont le loyer est à son nom, et qu'en conséquence possession vaut titre.

Possession vaut titre en effet, et il semble que la propriétaire des dentelles et pièces d'argenterie ait peu de chances de rentrer dans son bien.

— C'est une honte, proteste-t-elle.

— La honte est pour vous, riposte l'épouse. Vous avez ruiné mon mari. C'est une façon de me payer.

Paroles maladroites. En effet, l'avocat de la maîtresse bondit :

— Voici prouvé que dentelles et argenterie ne vous appartenaient pas.

— Et mon mari ?

— Certes le mari appartient à l'épouse, même bafouée, approuve le président qui jusqu'ici assistait en spectateur à ce débat comique.

La scène est si vaudevillesque que non seulement le public s'en amuse, mais que femme, amie et leurs avocats finissent par en rire.

Elles vont s'inviter à dîner, lance un spectateur, qu'on expulse car sa boutade a quintuplé la gaieté de l'assistance.

Et le président de renvoyer l'affaire pour entendre le mari, lequel justement fait une période d'exercices comme officier de réserve.

— Il sera préférable, en effet, dit gravement son avocat, de ne pas mêler l'uni-forme à cette bouffonnerie.

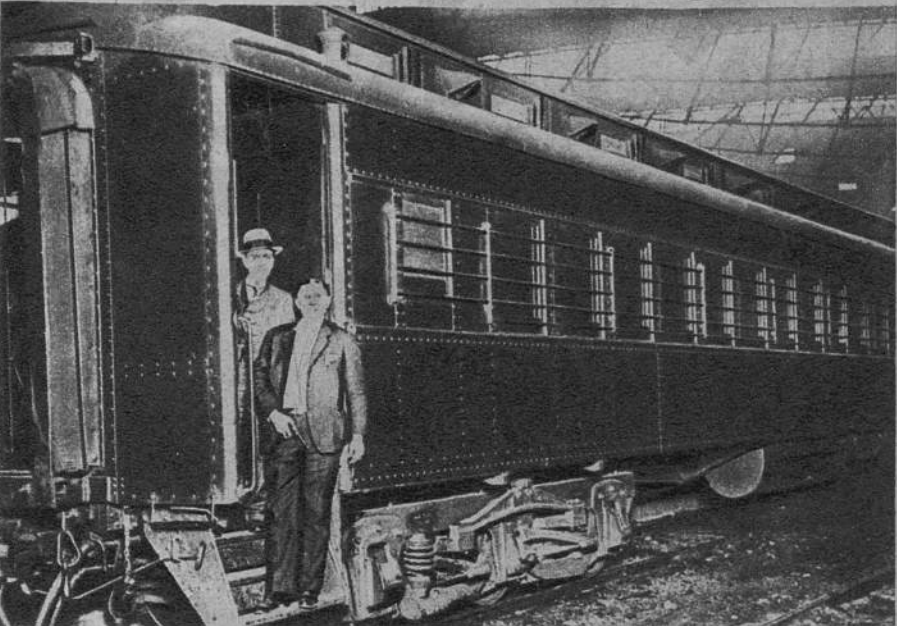
LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

L'AGENT DISTRAIT



Depuis que j'ai un casque qui me rend visible, je n'y vois plus rien du tout.

Quand les prisonniers américains voyagent



En Amérique, des wagons blindés spéciaux servent au transport des prisonniers. S'en échapper est totalement impossible et des gardiens armés veillent... (W. W.)

Nous avons en France les voitures cellulaires ; nous ne possédons pas de wagons spécialement aménagés pour le transport des prisonniers. C'est un spectacle toujours pénible que de voir, dans une gare, entre deux gendarmes, un homme, menottes aux poignets, qu'on pousse vers un compartiment réservé.

Aux Etats-Unis, où les prisons sont ordinairement assez loin des grandes villes, et en pleine campagne (ceci par simple raison de sécurité : au cas de révolte, les troupes peuvent cerner l'établissement pénitentiaire), on vient de construire et d'essayer des wagons blindés, d'un modèle spécial, uniquement destinés au transfert des condamnés. Les voyages d'expérimentation ayant été attestés l'excellence de cette méthode, l'emploi de ces sleepings pour haute et basse pègre va être généralisé dans les Etats.

Extérieurement, ces wagons ne se différencient que par les solides barreaux dont leurs fenêtres sont munies. Ils ont même un aspect plus « européen » que les habituelles voitures, à plate-forme arrière, que les films ont popularisées. Les glaces n'en peuvent être baissées, l'aération se fait par manches à air, pourvuées de filtres, analogues à celles des paquebots, que l'on aperçoit, orientées vers l'avant, sur les côtés de la toiture métallique. Le système de fermeture des portes est automatique, et commandé de l'extérieur. Les géoliers disposent, en bout de wagon, d'une pièce également blindée, où ils pourraient se retirer au cas d'insurrection générale, et d'où ils surveillent à loisir les moindres mouvements de leurs « clients ».

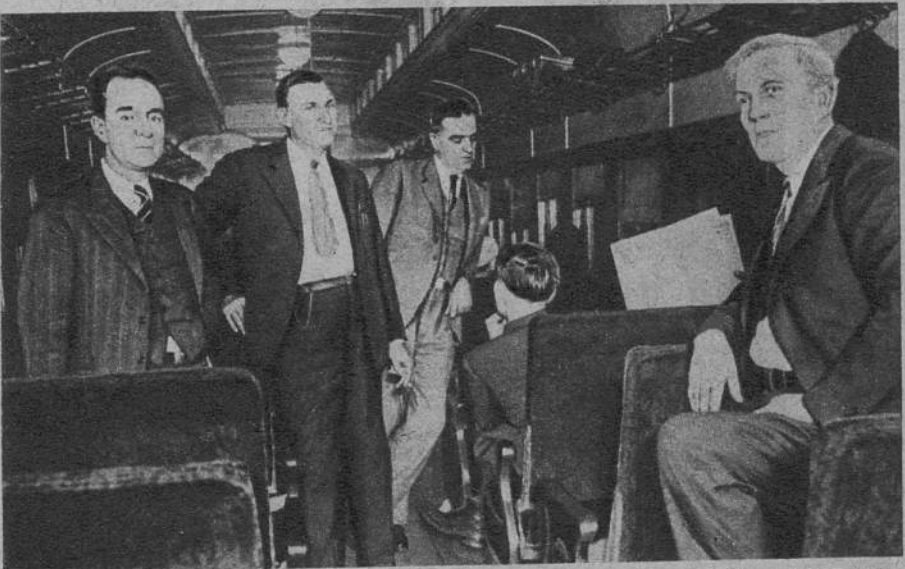
L'intérieur du wagon est installé avec un souci de confort bien américain, qui nous étonne un peu ! On est tenté de dire : « Tout cela pour des escarpes, des bandits, des voleurs ! » Faut-ils rembourrer de velours, dans le sens de la marche, où les détenus, deux par deux, sont assis ; passage central, où circulent les gardiens armés ; porte-bagages, lampes électriques tamisées, miroirs. N'était que des plaquettes de tôle, glissant dans la rainure des baies, interdisant pendant des randonnées qui doivent paraître interminables de contempler le paysage, cela pourrait prendre allure de « train de plaisir » et de « formation de la jeunesse »... D'une jeunesse qui, hélas ! a surtout besoin d'être réformée.

Mais gardons-nous d'envisager tout cela sous l'aspect d'un idylle humoristique... Les policiers yankees passent pour les plus durs du monde, comme le régime des prisons américaines, avec leur « grilling », comme le plus féroce répressif qui soit !

Des deux côtés de la barricade, êtes-impitoyables, êtes d'exception ! On conçoit sans peine que, pour décourager les « coups de main » terriblement résolus des « gangsters », les jurys, le Code et les policiers aient dû rivaliser de rigueur !

Ne vous fiez donc point trop à l'aspect débonnaire et soigné du wagon-criminel, pas plus qu'aux faces paisibles des géoliers que notre deuxième cliché vous montre... main à la poche revolver ! A malfaiteurs dangereux, répression sans faiblesse.

Demeurer honnête est encore le plus facile. CHARLES ANDRÉ.



A l'intérieur de l'un de ces wagons, les condamnés réfléchissent à leur sort futur. Les policiers ne les perdent pas de vue et tirent à la moindre velléité de résistance. (W. W.)



Non loin de l'Hôtel de Ville s'étend dans un des plus vieux quartiers de Paris le royaume des voleurs à la tire. On y accède par la rue du Renard, qui est photographiée ici dans la partie qui avoisine la rue de Rivoli. (Wide World.)

III

DANS L'OMBRE DES SYNAGOGUES TRAVAILLENT LES « AMÉRICAINS ».

Les tireurs, pour habiles que soient leurs tours, ne sont que les manuels du vol. Les graisseurs sont déjà de plus fins psychologues ; ils spéculent sur l'ennui : le bon paysan qui, entre deux trains, doit passer trois heures à Paris ne demande pas mieux que de faire une belote ; dans le bistrot où nécessairement il échoue, il trouve d'excellents partenaires et des cartes non moins excellentes ; celles-ci aidant ceux-là, le diable seul pourrait les faire gagner.

Mais laissons ces minces ruffians, ce fretin de la filouterie, et passons aux voleurs à l'américaine qui, dans le quartier Saint-Gervais, forment une colonie prospère.

Les voleurs à l'américaine — ainsi nommés parce qu'ils sont Anglais le plus souvent — exploitent un domaine sans limites ; ils cultivent la sottise humaine qui, comme on le sait, est infinie. C'est par petites bandes qu'ils travaillent, trois ou quatre, jamais plus, chacun jouant son rôle dans un ingénieux scénario qui souffre toutes les fantaisies. Des voleurs ? à peine. Des farceurs plutôt qui, à la fin de la plaisanterie, se paient sur la bête. Et la bête est en ce cas si bête qu'elle se vole, pour ainsi dire, de sa propre main.

UNE FAÇON DE « ROULER » UN JUIF.

Un des coins où ils exercent le plus fréquemment leur industrie, c'est le quartier juif. Les juifs sont réputés pour être malins en affaires et il n'est pas facile de les rouler. Pourtant, les « américains » arrivent à trouver des victimes dans le quartier. C'est qu'ils savent exploiter à merveille la crédulité de ceux qui ne savent pas résister au désir de réaliser un bon bénéfice.

Le quartier juif de Paris a deux pôles : deux synagogues, l'une rue Pavée, l'autre rue des Tournelles. Celle de la rue Pavée, toute blanche, tassée entre deux vieilles maisons, encadrée entre deux pans de murs lépreux que (on ne sait par quel hasard, quel ordre ou quelle volontaire ironie) la pioche des démolisseurs a négligé de jeter bas, ressemble à un saint dans une niche. Les jours de fête, cette niche grouille de fidèles. C'est bien le diable si dans cette pieuse assemblée les « américains » ne trouvent pas quelque bonne bête à fondre... Tenez. Voici un de leurs récents tours.

Un de ces matins, tout contre la maison sainte, un petit homme triste et âgé se lamentait bruyamment :

— Eh oui, mon ami, disait-il, les larmes aux yeux, à un interlocuteur de bonne mine, tout est fini pour moi. Plus un sou ! Plus un... La femme malade, les gosses malades, on va m'expulser. Il me faut de l'argent tout de suite. Veux-tu m'acheter ces bijoux ?

De sa poche il a tiré un écrin qui, ouvert, montre des pierres étincelantes.

— Ah ! que j'y tenais pourtant, sais-tu ! Des bijoux qui viennent de plus loin que mes aïeux. Autant dire qu'ils ont toujours été dans ma famille. Tiens, j'en pleure...

Et il essuie des larmes, des vraies larmes.

— Mais il faut les vendre... Je les céderai pour un morceau de pain.

— Ils sont beaux, opine l'autre.

Or, arrêté depuis un instant par cette jérémiade, alors qu'il foulait déjà le seuil du saint lieu, un

homme écoutait ce dialogue. Il regardait aussi les diamants qu'au creux de sa main tenait le pauvre diable. Et ces diamants le tentaient ! Débarqué depuis peu de quelque Pologne misérable, l'esté d'un pécule gagné par quelque menu commerce âprement, obstinément exercé, il rêvait devant ces pierres de l'affaire excellente que tout juif découvre partout... Tout à coup, il s'approche :

— Et combien vous les vendriez, vos diamants ? interroge-t-il.

— Cinq mille, monsieur. Cinq mille seulement. C'est parce que je ne peux pas attendre. Ils sont magnifiques, appuie l'ami.

Mais, tout Polonais qu'il soit, et Parisien de fraîche date, le juif se méfie :

— Tout de même, je veux les faire expertiser d'abord.

Le vendeur lève les bras et s'exclame :

— Mais naturellement, mon bon monsieur. Moi je sais bien qu'elles ont toujours été dans ma famille, ces pierres, mais vous n'êtes pas forcé de me croire. Allons donc chez le bijoutier ensemble ! Celui que vous désignerez sera le mien.

Et les voilà partis tous les deux. L'homme aux diamants paraît si sûr de son trésor qu'ils court presque et va, au détour d'une rue, donner du nez dans un passant. Celui-ci est un monsieur cossu, cigare aux lèvres, complet neuf, chapeau neuf, vernis qui luisent :

— Tiens, Jacob ? Comment vont tes affaires ?

Jacob, arrêté aussitôt, recommence ses lamentations.

— Mal. Très mal,

Je vends tous mes bijoux à monsieur.

— Combien ?

— Cinq mille.

— Tu es fou !

— Eh ! je sais bien. Mais il faut manger.

— Non ! Non ! Je ne te laisserai pas faire cette folie. Tiens, je te les achète, moi, tes diamants... Sept mille comptant.

Déjà le monsieur cossu a la main à la poche. Il tire des billets. Alors le bon petit juif, qui, cette fois, est sûr de la tenir sa bonne affaire, se précipite :

— Pardon, monsieur, le marché est déjà conclu. C'est moi l'acheteur.

L'autre proteste :

— Qui me le prouve ? Vous n'avez pas payé ?... Alors la vente ne vaut rien, les diamants restent au plus offrant.

— Mais, monsieur...

— Non, monsieur...

Alors le vendeur intervient et c'est pour se révéler le plus délicat des hommes, d'une délicatesse qu'on n'attendait pas.

— Il faut être juste. Monsieur avait convenu d'acheter, cet écrin est à lui pour cinq mille.

Vous pensez bien que le Polonais se hâte d'empocher la brillante marchandise sans plus songer à l'expert. Mais quand il portera ses pierres précieuses à un bijoutier, ce sera pour s'entendre dire que ses bouchons de carafe ont été fabriqués avec le verre le plus quelconque et payés cent sous en Allemagne, où on les fabrique industriellement.

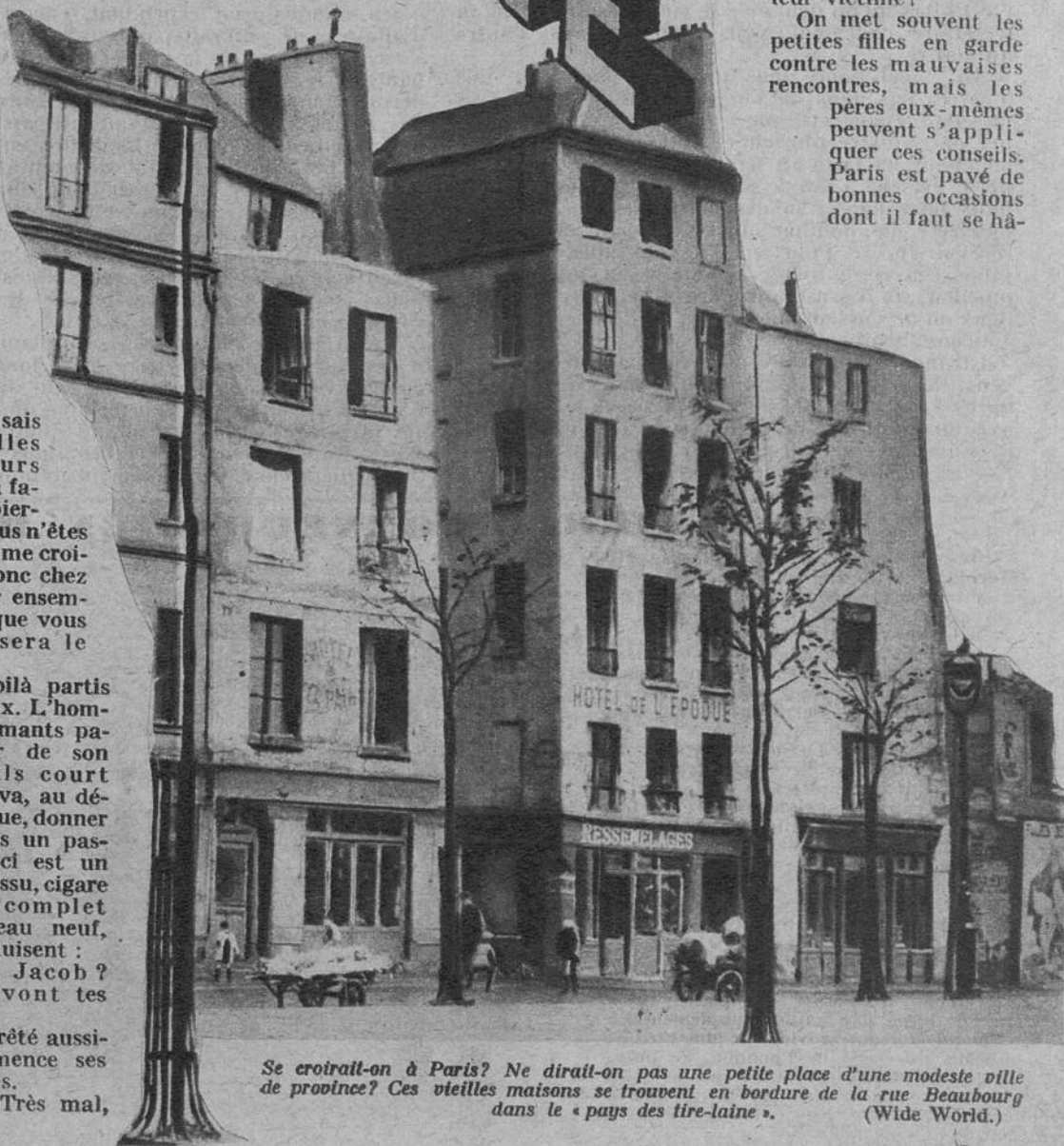
CES BARONS-LA NE SONT PAS A FRÉQUENTER.

Ils ont cent tours de cette force, les « américains ».

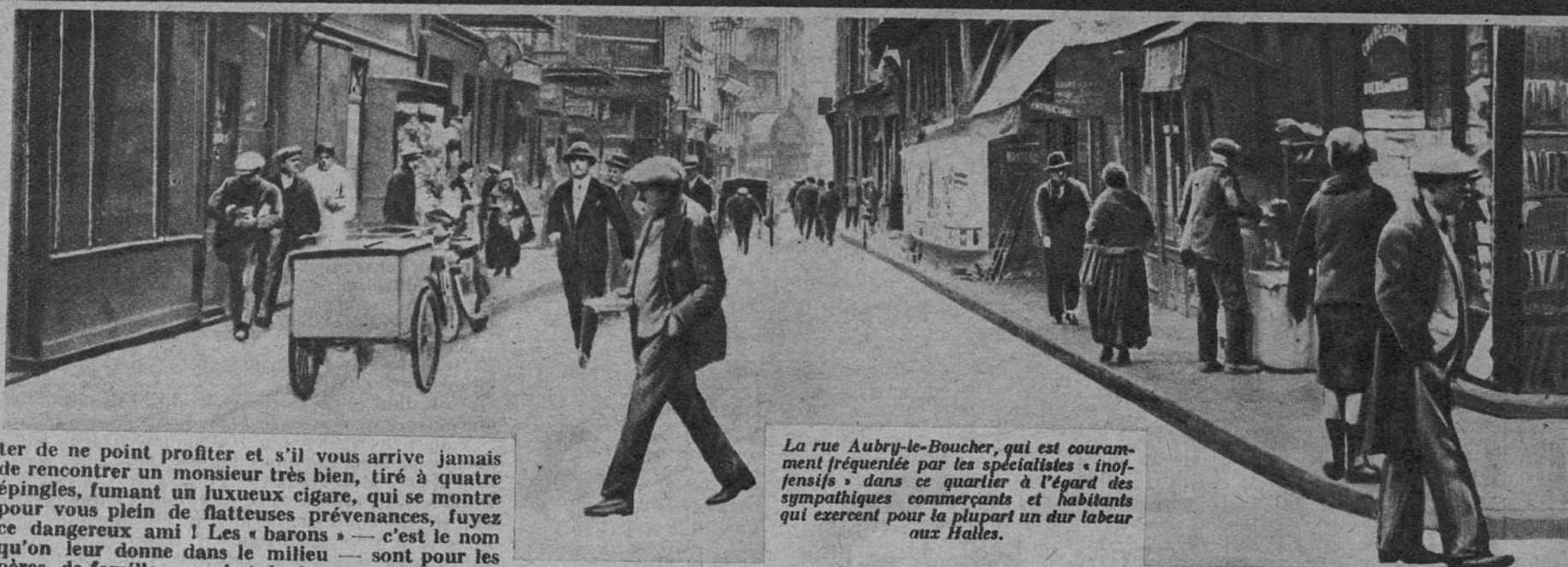
Un jour, ils vendent à la porte même d'une bijouterie un lot de perles fausses qu'ils prétendent provenir de l'ancien trésor des tzars. Un autre, ils « bluffent » sur la place de la Concorde un touriste anglais désireux de récupérer le prix de son voyage. Leur plus commune façon d'opérer, la plus connue aussi et sur laquelle il est inutile d'insister, est de confier à un naïf un portefeuille soi-disant bourré de billets de banque en lui prenant en gage sa valise : les billets sont de la sainte farce, naturellement.

Mais, demandent les gens malins, comment des hommes peuvent-ils se laisser prendre à de tels pièges ? C'est là qu'est l'art du filou, cet art, disons même ce génie, est de flairer au passage celui qu'il appelle le « tout neuf », le bon étranger qui débarque et qui, perdu dans la grande ville, plein encore de confiance campagnarde, se laisse facilement appâter par quelques menus soins. Au surplus, ces habiles garçons ont voyagé, beaucoup vu et beaucoup retenu, ils connaissent les cafés de telle ville sise aux antipodes, peuvent parler de ses rues, ont retenu des noms de commerçants : en faut-il plus pour mettre en confiance leur victime ?

On met souvent les petites filles en garde contre les mauvaises rencontres, mais les pères eux-mêmes peuvent s'appliquer ces conseils. Paris est payé de bonnes occasions dont il faut se hâ-



Se croirait-on à Paris ? Ne dirait-on pas une petite place d'une modeste ville de province ? Ces vieilles maisons se trouvent en bordure de la rue Beaubourg dans le « pays des tire-laines ». (Wide World.)



ter de ne point profiter et s'il vous arrive jamais de rencontrer un monsieur très bien, tiré à quatre épingles, fumant un luxueux cigare, qui se montre pour vous plein de flatteuses prévenances, fuyez ce dangereux ami ! Les « barons » — c'est le nom qu'on leur donne dans le milieu — sont pour les pères de famille ce qu'est le loup pour les petits chaperons rouges.

IV

LES VOLEURS A LA TIRE ONT MÉRITÉ QU'ON CRÉE POUR EUX UNE BRIGADE.

Le pays des tire-laine a naturellement un commissariat.

Dans ce quartier fait de contrastes où de petits artisans laborieux, solidement attachés aux traditions d'honnêteté qui sont l'honneur de leur caste, besognent à côté d'une pègre où le vol est la loi, où se coudoient, fraternellement pourrait-on dire, sur le même trottoir, devant le même zinc, des individus si divers, le commissariat ne peut pas être banal. Et en effet il ne l'est pas : lui aussi est fait de contrastes.

A le voir du dehors, c'est une mesure, un taudis. Presque à l'entrée de la rue Vieille-du-Temple, un drapeau lamentable, comme ils le sont tous il est vrai, indique entre deux éventails son porche ténébreux. Tous les escaliers du Marais s'ouvrent dans des couloirs empestés et obscurs, où le soir un bec de gaz clignote pour la forme — car il ne sert par contraste qu'à rendre l'ombre plus opaque, — où traînent des relents d'humidité. A cette tradition le commissariat ne manque pas... Puis, l'escalier monté, on se trouve dans un grand bureau dont la fenêtre donne sur une sale courrette et une perspective de vieux toits ; une humanité lamentable patiente sur un banc sans douceur... C'est alors qu'on demande le commissaire et qu'un secrétaire charmant vous pousse dans l'autre du maître.

Ah ! quel bond dans un autre monde ! Vous n'entrez pas dans un bureau, vous pénétrez dans un salon. Dans cette pièce plus grande qu'un cabinet de ministre, plusieurs hautes fenêtres, comme on savait les faire au temps de Soufflot et de Gabriel, versent à flot le jour. Des financiers ont dû jadis faire danser là des marquises et, n'était la pauvreté du mobilier officiel, ils pourraient les y recevoir encore. Pourtant il y a un tapis, une vaste table, égayée de menus objets, et un fauteuil plus moelleux qu'il n'est ordinaire d'en trouver en des lieux où ne s'assied que le vice. Et derrière la table ? Le commissaire.

Étrange commissaire pour ce quartier de petites gens. Ce magistrat homme du monde, qui fait des livres à ses moments perdus, accueille les visiteurs avec une politesse de grand style. Et tout de suite il se met à vous raconter en riant des histoires : — C'est un quartier admirable, dit-il. Je suis

sûr qu'on y trouve plus de filous que dans tout le reste de Paris.

Cette assurance le fait rire, et il y trouve tant de joie qu'il appelle, pour la partager, le secrétaire, un philosophe indulgent pour qui la vie est un spectacle plein de délicieuses ironies.

— D'ailleurs, poursuit le commissaire, c'est un quartier unique... Parfaitement... C'est le seul dans la capitale où existe une maison de plusieurs étages qui ne possède pas d'escalier !

— Mais comment font les locataires ?

— Ils grimpent par une échelle.

— Et que pensez-vous, monsieur le Commissaire, de vos voisins les tireurs ?

— Oh ! ce sont des types délicieux ! Des fripouilles finies... On m'en amène souvent, pris la main dans le sac, je leur demande une démonstration et je dois avouer qu'ils possèdent un talent... admirable.

Voilà comment parle le commissaire. Un conseil pourtant aux tireurs : qu'ils ne spéculent pas sur cette indulgence et ne spéculent pas sur l'indulgence amusée du commissaire de leur quartier. Quand M. Dormoy se promène dans son quartier, ce repaire, il marche toujours la tête nue, son chapeau à la main, ce n'est pas pour montrer ses cheveux, qu'il a beaux. Soulevez en effet son feutre ; il pèse plusieurs livres, à l'intérieur est cachée une matraque de fer. Malheur à l'audacieux qui se risquerait à vouloir faire la montre de M. Dormoy !

LE SYNDICAT NATIONAL DES « TIREURS ».

Un commissariat cependant, encombré de tant d'affaires, ne suffirait pas à la besogne s'il devait s'occuper de mettre la main sur tous les filous qui hantent le quartier Saint-Gervais. Jusqu'à ces derniers temps, la défense de Paris contre la « bande des mains aimantées » avait été assurée par la police judiciaire au petit bonheur ; enfin l'activité des voleurs à la tire devint si redoutable que, l'an dernier, on se décida à créer pour leur chasse une brigade spéciale. Depuis cette création, comme nous l'avons dit, il ne se passe guère de mois sans qu'on pince quelque as, sinon quelque bande.

Cette brigade, composée de six inspecteurs, est placée sous la haute direction de M. Guillaume, commissaire divisionnaire.

— Sa tâche, nous dit M. Guillaume, est loin d'être facile. Filer un tireur assez longtemps pour connaître ses habitudes et la main dans la poche d'autrui est un travail qui réclame un lot de qualités rares. D'abord il y faut du coup d'œil et du flair : un inspecteur spécialisé dans cette chasse particulière doit véritablement renifler le tireur.

Le plus léger indice, un journal plié d'une façon suspecte, un je ne sais quoi visible pour l'œil exercé suffisent pour qu'on emboîte le pas à un homme qui, pour le commun des passants, paraîtrait un inoffensif promeneur. Puis, cette filature commencée, il s'agit de ne pas se faire griller.

— Car la proie, elle aussi, a du nez ?

— Je pense bien. Les tireurs, qui sont les gens les plus méfiants du monde, les américains, nés psychologues, ne tardent pas à profiter de la moindre négligence. Et lorsqu'ils ont brûlé un inspecteur, c'est fini : il n'y a plus qu'à changer le malheureux de service, tant est déliée la contre-police de nos voleurs.

« Par contre, lorsqu'on a réussi à approcher cette proie craintive, rien n'est plus facile que de mettre la main dessus. On ne peut pas rêver gibier moins dangereux, un seul inspecteur peut arrêter trois tireurs à la fois ; il en tient un de chaque main, l'autre marchera paisiblement devant. Fait, le tireur se résigne aux quelques mois de prison qu'il encourt... N'a-t-il pas, d'ailleurs, l'habitude ? Ces gens-là, qui, lorsqu'ils ont quelque envergure, travaillent dans plusieurs pays, ont généralement eu maille à partir avec plusieurs justices et connaissent les cachots d'une partie de l'Europe.

« Aussi, connaissant tous les risques du métier, n'ont-ils pas hésité à prendre contre eux toutes leurs assurances. Ceci, ce n'est pas M. Guillaume qui nous l'a confié, mais un policier particulièrement au courant des mœurs et coutumes des tireurs.

— On raconte souvent, nous dit-il, que les voleurs américains et allemands constituent des syndicats. Est-ce exact ? Je n'en sais rien, car je n'y suis pas allé voir. Mais ce que je sais, c'est que les voleurs à la tire de Paris ont constitué une association fraternelle, une sorte de société de prévoyance et d'assistance destinée à aider leurs camarades dans le besoin, notamment à assurer leur défense. La cotisation est de cinq cents francs par an ».

L'inspecteur baissa la voix :

— Je peux même vous dire quels avocats sont les maîtres attitrés de cette association professionnelle. On voit parfois leurs secrétaires dans les cafés dont vous avez parlé.

— Leurs secrétaires ?

— Parfaitement. Ne croyez pas que les tireurs s'adressent à de menus porte-toge, ils ont les moyens de se payer quelques gloires du barreau... Vous voulez les noms ? Il y en a trois.

— Parbleu.

J'ai promis de ne pas les répéter.

FIN.

GEORGES MALLET.

UN COLLIER D'HONNEUR BIEN MÉRITÉ

Robert Lohnsack, âgé de sept ans, petit Allemand de Berlin au crâne déjà passé à la tondeuse réglementaire, adorait faire des glissades sur la glace.

Seulement... la glace se rompit.

Robert Lohnsack allait se noyer quand son chien Strolch (gavroche), un robuste animal de race indéfinie mais de courage certain, plongea et l'arracha à grand-peine à la mort.

En commémoration de cet exploit aux précédents nombreux, l'Association allemande pour la protection des animaux a décerné au dogue germanique un collier d'honneur, avec médaille relatant les circonstances de l'accident et du sauvetage.

Sur notre photo, on voit, à gauche, l'ancien général Kuhlwein, président du groupement, Robert Lohnsack tenant en laisse le brave chien auquel il doit la vie, et les parents émus, reconnaissants.

Espérons qu'on n'aura pas oublié, dans la joie communicative de cette touchante cérémonie, d'accorder à Strolch, qui le mérite bien, une ration supplémentaire. Afin que le dogue-providence, plus tard, au paradis des amis de l'homme, ne puisse tenir des propos désabusés sur la gloire et les hochets vains qu'elle comporte. (W. W.)



LA CAGOLE DANS LES PRISONS

Un accessoire pénitentiaire dont l'existence est peu connue, c'est la cagoule.

Les prisonniers détenus dans les prisons cellulaires, et notamment à Fresnes, ont la tête recouverte d'une espèce de capuchon de toile, muni d'un treillage à la hauteur des yeux.

Dans sa cellule, le prisonnier peut rester le visage découvert, mais, dès qu'il la quitte, il doit immédiatement dissimuler sa figure. Le treillage lui permet de voir pour se conduire, mais il est impossible au détenu de reconnaître son voisin. Et c'est là le but recherché : éviter des rencontres fâcheuses après la sortie de la prison.

L'administration pénitentiaire avait voulu supprimer cet accessoire archaïque, mais les prisonniers eux-mêmes en demandèrent le maintien.

Il y a une trentaine d'années, la cagoule était employée dans les prisons cellulaires de Nice, Étampes, Besançon, Corbeil, Chaumont, Sarlat, etc. Dès qu'un gardien entraînait dans la cellule du condamné, et à plus forte raison un visiteur, ou même un magistrat, le prisonnier devait aussitôt rabattre l'enveloppe de toile sur son visage.

Bloc-Notes de la Semaine



Au cours d'une querelle, Howard Bridgett (le bras en écharpe) tua le Dr Joseph Longhlin. On retrouva la tête de celui-ci, à l'endroit montré sur la photo par le détective américain Mc Gowan. Le criminel demeure impassible pendant cette reconstitution. (I. G. P.)



Philip K. Knapp (à droite) avait tué, il y a six ans, Louis Panella aux Etats-Unis et avait réussi à échapper aux recherches de la police. Pourtant, grâce à des investigations très serrées, le capitaine de police Emil Morse (à gauche) a réussi à arrêter ce malfaiteur. (I. N.)



L'affaire de la mort de Philippe Daudet prend une nouvelle tournure. Jean Goldsky, a affirmé qu'une ancienne maîtresse du libraire Le Flaoutier avait assisté à l'assassinat de Philippe Daudet, par le commissaire Colombo. Cette photo représente l'ex-libraire Le Flaoutier (au milieu) devant le Palais de justice. (R.)



A Saint-Kitts (Antilles), les prisonnières sont soumises à un régime très sévère et doivent se livrer à de durs travaux. Ces indigènes cassent des cailloux sous la surveillance d'une gardienne. (K.)



A New-York, miss Eugénie Cedarholm avait encaissé 40 000 dollars, à la suite d'un héritage. Elle a disparu en plein jour, sans qu'on puisse savoir ce qu'elle est devenue. La police américaine suppose qu'elle a été assassinée, mais se trouve dans l'impossibilité de découvrir le moindre indice qui pourrait la mettre sur la piste du ou des criminels. La presse américaine fait grand bruit autour de cette disparition. Notre photo montre la presse et les policiers devant la maison d'Eugénie Cedarholm, au cours d'une perquisition. (I. G. P.)



Nous avons signalé que l'avocate espagnole Victoria Kent avait été nommée directrice des prisons de Madrid. Cette éminente fonctionnaire vient de faire une conférence très applaudie à l'Université de Madrid, sur la vie dans les prisons. Une nombreuse assistance assistait à cette réunion et l'oratrice, a obtenu un immense succès. Sur notre photo, Victoria Kent se trouve debout, en train de discourir. (K.)



La tragi-comédie Jack Diamond continue. Le fameux gangster vient d'être incarcéré à nouveau. Le voici entre deux policiers qui le conduisent à la prison. Mais qu'adviendra-t-il de lui, lorsqu'il sera libéré ? (I. N.)



Le chômage provoque de sanglantes émeutes en Nouvelle-Zélande. Les sans-travail ont essayé d'envahir un ministère et de violentes collisions se sont produites entre eux et la police. Il y eut de nombreux blessés, et des arrestations ont été opérées. (I. G. P.)



C'est à la suite de la comparution de Jack Diamond devant le tribunal de Catskill (New-Jersey) que le gangster a été reconduit en prison. On lui reproche d'avoir enfreint la loi sur les alcools. Mais on peut se demander si ce nouveau procès n'a pas été intenté à la demande de Jack Diamond lui-même, désireux de se mettre à l'abri de ses ennemis. (I. N.)



LES MYSTÈRES DU BAGNE

comme le serpent qui s'enroule autour du corps, un caractère obscur dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

Quant aux inscriptions, il faut lire ces pensées et maximes incrustées dans la peau des sujets, pour se rendre compte immédiatement du degré d'abaissement et de la tournure d'esprit que peuvent avoir les individus qui en sont porteurs :

« Honneur à Deibler », voilà trois mots qui ressemblent presque à un souhait, ils s'étalent sur la nuque d'un petit homme à mine chafouine ; celui-là fera peut-être tout le nécessaire pour que son vœu obtienne réalisation.

Chez les condamnés qui ont fait leur temps aux « Bat d'Al », ou qui arrivent des compagnies de discipline, ce sont toujours à peu près les mêmes formules caractéristiques : « Vaincu, mais non dompté » ; « Mort aux vaches » ; « Mon cœur à ma mère, ma tête à Deibler » ; « Retour de Biribi » ; « Martyr de l'armée ».

De même origine aussi cette inscription qui prouve chez son possesseur une certaine prévoyance alliée au souci décoratif : « Pitié, monsieur le Major ».

Quant à « Fatalitas », redisons-le, il est partout, et son succès a été tel que le moindre débutant l'exhibe orgueilleusement sur sa gorge, voire, quelquefois, sur son front !

Quelques types de forçats. (Composition de S. Glatzer.)

VIII

Le tatouage.

Tatoué ! Sur le dos et la poitrine, sur les bras, quelquefois même sur la figure, les ornements bleus s'étalent, exhibés orgueilleusement par le titulaire.

Bien qu'il soit formellement proscrit et l'objet de punitions sévères, le tatouage règne en maître au bagne : c'est, nous l'avons déjà dit, l'indice de la mentalité spéciale du criminel, qui doit se singulariser en ornant sa peau d'une façon extravagante.

C'est pour lui un signe d'orgueil en même temps que l'occupation des longues heures de détention.

A l'heure de la sieste, quand tous les bâtiments sont silencieux, qu'un seul surveillant est de garde, sur le bat-flanc du blockhaus, les artistes se mettent au travail.

Sur la planche, un homme est allongé, la poitrine nue, à côté de lui, un autre détenu se livre à une bizarre préparation. Dans un petit pot, il délaie du noir de fumée avec un peu d'huile. C'est le maître tatoueur en train de préparer ses ingrédients.

A portée de la main, il a toute une collection de dessins qu'il soumet à l'appréciation de ses clients ; bien entendu, les prix varient suivant la grandeur et l'importance du travail.

Pour ce faire, le tatoueur applique à l'endroit convenu le modèle à reproduire ; ce modèle est exécuté sur une feuille de papier et les contours du dessin sont finement perforés avec la pointe d'une aiguille. Avec un tampon confectionné dans un morceau de chemise et trempé dans la suie, il frotte le papier. Le calque apparaît alors sur la peau, la suie ayant passé à travers les trous d'aiguille.

Il ne reste plus qu'à pratiquer dans le vif, et c'est là que l'opération devient douloureuse.

Armé d'un instrument formé de trois aiguilles très fines assemblées dans un petit manche de bois, le tatoueur pique la peau assez profondément pour introduire sous l'épiderme le mélange de suie et de noir de fumée dont son instrument est enduit. Le sang perle sur la peau en fines gouttelettes que l'opérateur essuie d'un chiffon aussi sale que le reste de son outillage. Le patient serre les dents et certainement voudrait bien être ailleurs, mais le désir de « crâner » devant les autres et d'étaler une poitrine ornée au goût du milieu lui fait surmonter sa souffrance. Quand c'est fini, il reste un « barbouillage » informe ; la peau, après une pareille épreuve, est rouge et gonflée ; le lendemain, il se formera une croûte qui en tombant laissera place à un dessin complètement net. Quelquefois, des complications surgissent, dues à la malpropreté des mains et des instruments de l'opérateur.

En plus de son tatouage, il arrive que l'amateur, s'il ne la possède déjà, contracte, gratuitement et peut-être à titre de prime, la maladie à quoi M. Brioux fit tant de réclame.

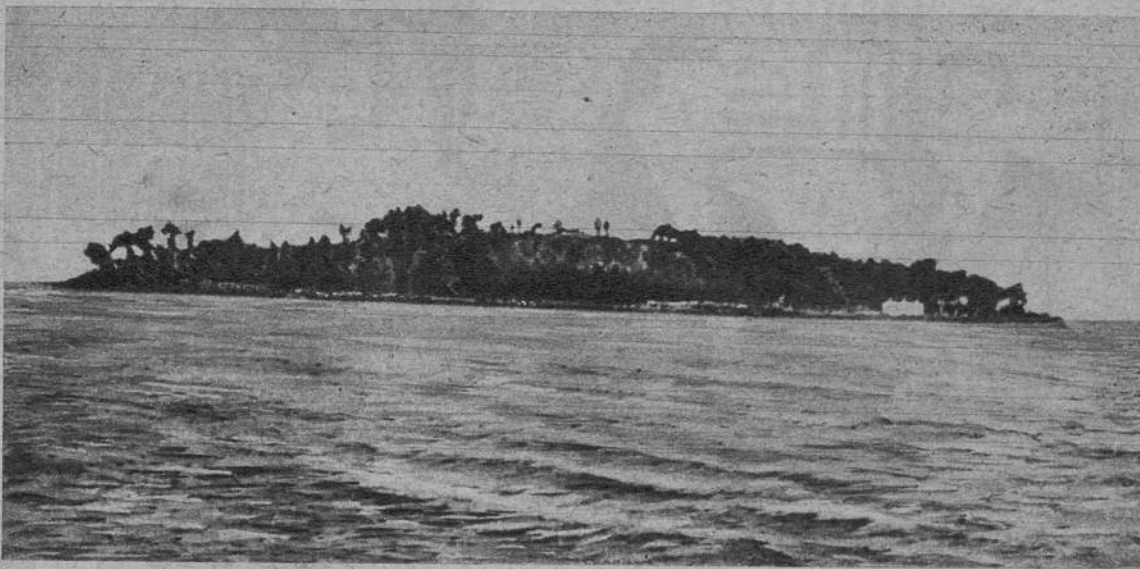
On trouve les sujets les plus divers dans les motifs de tapisserie humaine que les condamnés exhibent sur leur anatomie, en même temps que de remarquables échantillons de littérature crapuleuse.

Les portraits d'homme célèbres font toujours fureur, le tsar, les chefs d'Etat, les généraux célèbres, etc., se promènent en effigie dans ces tristes lieux.

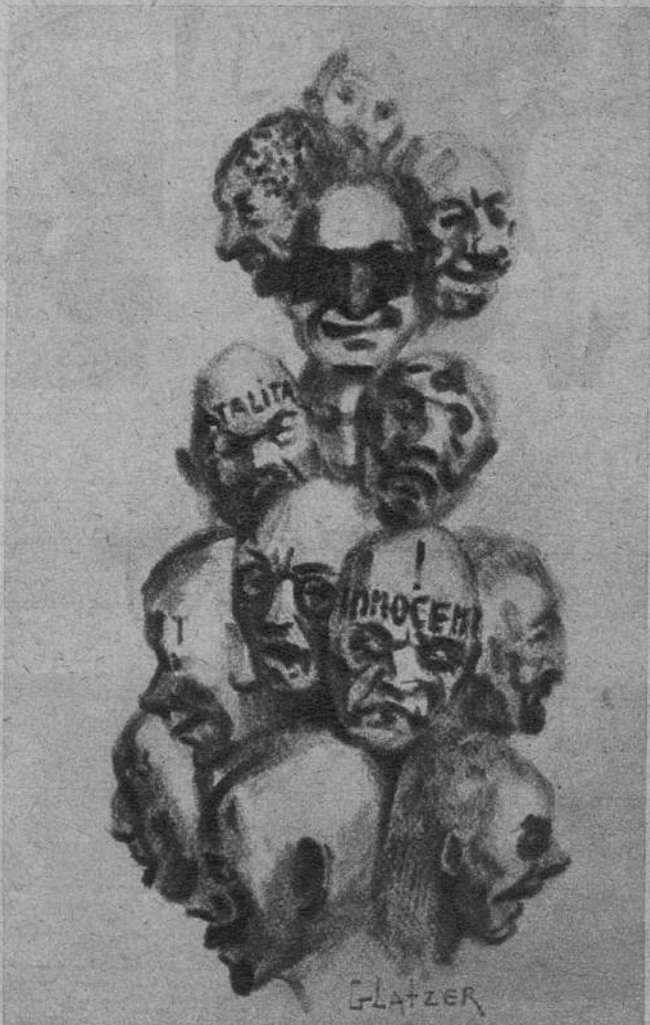
Certains détenus étalent glorieusement de véritables tableaux qui tiennent toute la poitrine ou le dos du titulaire. La bataille de la Marne a été la dernière nouveauté du genre.

Les clients moins riches se contentent d'un poignard planté dans le sein ou traversant la veine jugulaire. Un revolver sur l'estomac est aussi très bien porté.

Quelques-uns de ces dessins offrent,



Un des trois rochers perdus dans l'Atlantique, où « l'homme au loup » se réfugia. (S. G. P.)



On trouve les sujets les plus divers dans les tatouages qui ornent la face des transportés. (Composition de S. Glatzer.)

Non contents d'utiliser ainsi le torse et les membres, il y en a qui vont plus loin et portent sur la face des ornements qui feraient peut-être le bonheur d'un chef de tribu néo-zélandaise, mais qui surprennent quelque peu chez un homme civilisé.

D'aucuns se garnissent le front de motifs que l'on voit très bien à leur place sur un meuble empire, mais pas du tout sur un visage.

Le condamné Levitte, un grand et fort gaillard, habile mécanicien, qui, lui aussi, fit quelques stages aux Incorrigibles, s'était fait tatouer le front de motifs en plusieurs couleurs d'un effet vraiment impressionnant. Celui-ci avait le don de faire rire le président du Tribunal maritime, lorsqu'il y comparaisait, en se présentant à la barre, tellement son apparition ainsi défigurée surprenait au premier abord.

Lui ne s'étonnait pas pour si peu, et, dans un demi-sourire, déclarait tranquillement : « Souvenir d'Afrique, mon président ! »

Le mot « Innocent » a aussi ses amateurs, mais toujours sous condition de s'étaler d'une tempe à l'autre en lettres majuscules !

Il n'est personne en Guyane qui ne connaisse « l'Homme au loup ». Cetransporté, un nommé Guillet, pendant son séjour aux Travaux publics — et seul le cafard peut expliquer une telle aberration — crut faire quelque chose de réellement original en se masquant la face d'un « loup » à la Catherine de Médicis.

Il avait réussi à se rendre effroyable et devint la victime de cette ornementation de haut goût.

Venu au bagne, il se tint tranquille et passa de première classe. Excipant de sa bonne conduite, il demanda une place d'assigné, comme c'était son droit, et l'on accéda à sa demande. Il fut envoyé dans une petite commune de la côte, mais le malheureux, du fait de son hideux tatouage, ne put conserver son emploi. Les réclamations se mirent à pleuvoir à son sujet, et le maire demanda à l'Administration de le réintégrer au pénitencier central : il faisait peur aux femmes et aux enfants !

Revenu à Saint-Laurent, il expliqua ses malheurs au chef de centre : « Je sais bien, disait-il, que c'est à moi seul que je dois m'en prendre, j'ai fait cette folie en Algérie sans en mesurer les conséquences pour l'avenir, et aujourd'hui je ne peux plus me présenter nulle part. Il n'y a maintenant qu'un seul endroit où je sois possible, c'est aux îles du Salut, là, au moins, je ne ferai peur à personne. »

Par sa faute, il en était réduit à solliciter comme une faveur ce qui là-bas est considéré comme un grave châtement : l'exil sur un des trois rochers perdus dans l'Atlantique.

Plus drôle était ce chauve, petit, bedonnant, qui, sans doute peu confiant dans les réclames pour pilocarpines quelconques, avait trouvé le remède radical à la calvitie. Foin des drogues qui n'ont jamais donné de résultats et des perruques que le vent ou une main indiscreète enlèvent toujours au moment inopportun ! Un bon tatouage, au moins, voilà qui dure et qui tient !

Et de fait, il portait sur le crâne une admirable perruque bleue du meilleur effet, divisée par une raie impeccable. Bien entendu, celui-là était d'une exquise politesse et ne ratait jamais l'occasion

de mettre le chapeau à la main ! Il avait toujours son petit succès assuré.

Le fameux Roux, dit « Lunette », qui se qualifiait lui-même de « louffingue », était vraiment curieux à voir.

Il portait, dessiné sur la face, un « fashionable » lorgnon dont le cordon venait s'enrouler élégamment autour de son oreille droite : « Ça c'est pour mieux y voir clair », affirmait-il !

Poussant plus loin le souci de l'élégance, il avait ajouté une paire de moustaches dont les crocs rejoignaient les oreilles, un bouc de chasseur à pied et une élégante paire de « guiches ». Le nez était traversé d'une flèche, tandis que sur son front se voyait une tête de mort avec des tibias entrelacés.

Fort nombreux sont les transportés qui se font tatouer moustache et barbe ; pour eux, c'est une façon de protester contre les règlements des bagnes et des prisons qui proscrirent les ornements pileux à leurs hôtes.

Certains dessins ont demandé à leurs possesseurs non seulement une forte dose de patience, mais encore une grande résistance à la douleur, car c'est une souffrance de rester étendu de longues heures immobile sur une planche, pendant qu'un opérateur, à la main lourde quelquefois, vous perce la peau de milliers de coups d'aiguille.

Mimile, un libéré employé à la boucherie de Saint-Laurent, a sur la poitrine une tête de mousquetaire dont l'exécution a dû demander de longs instants.

La perruque, les ombres de la face, les dessins du justaucorps, tout cela représente un nombre phénoménal de piqûres.

— Combien de temps a-t-on mis pour vous faire ce travail-là ? lui demandait-on.

— Plus de trente heures, monsieur.

— Mais cela a dû vous faire souffrir ?

— Ah ! je erois bien ! Pendant que l'autre me piquait, j'étais rouge comme un homard et je suais à grosses gouttes, y a eu un moment où j'ai eu envie de tout plaquer, tellement j'en bavais (sic) !

Le jour de la visite médicale aux prisons, c'est un curieux spectacle. Pour se présenter au major, la tenue est réduite à sa plus simple expression.

On croirait rêver si l'on n'était en pareil lieu ! Il en est qui offrent l'aspect d'un corps complètement bleu, et l'œil effaré cherche en vain une place blanche.

Têtes grotesques, étoilées à plusieurs branches, femmes retroussées, ancres de marine, revolvers, poignards, bateaux, papillons, coeurs, trèfles, têtes de morts sont les sujets les plus communs.

Bien des motifs sont décalqués dans les journaux de mode ou de caricatures. Des artistes ne craignent pas de reproduire des tableaux de maîtres. L'Angelus de Millet est là-bas exécuté à un grand nombre d'exemplaires dans de la peau humaine.

Les anciens coloniaux ont gardé un faible pour les portraits de Stanley et de Livingstone accolés en médaillons sur les omoplates.

Ces sujets-là ne sont pas à la portée de toutes les bourses !

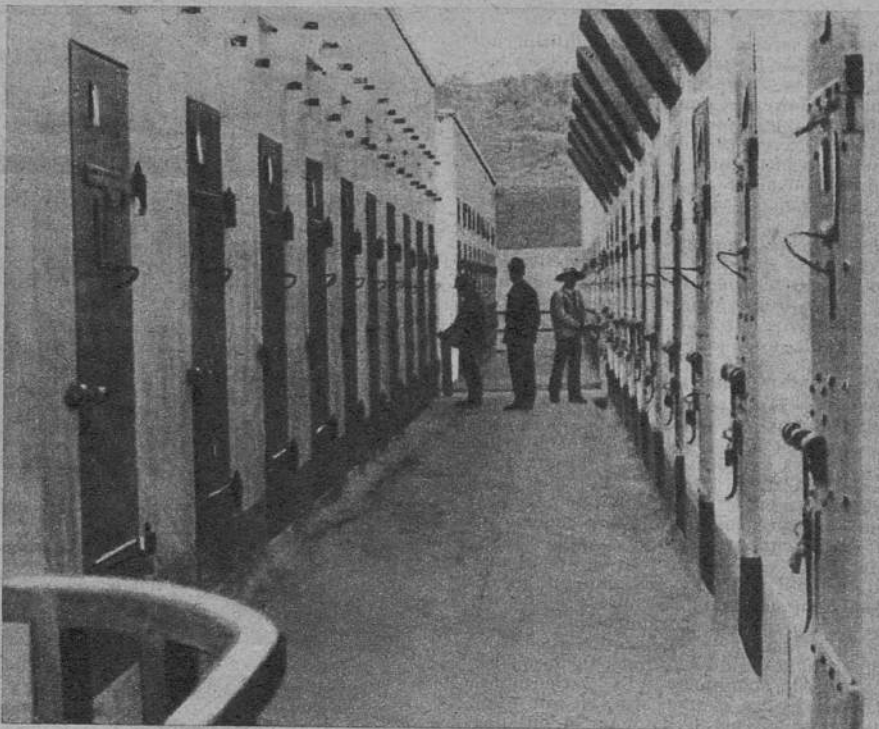
Parmi ceux qui sont passés aux Travaux publics ou aux « Joyeux », les scènes algériennes sont fort en honneur, et ils sont rares ceux qui n'ont pas sur la poitrine ou le ventre, soit un minaret, soit une tête de mouroir.

C'est encore parmi ceux-là que le tatouage des paupières est très fréquent, il donne à l'individu qui le porte un regard tout spécial et est aussi l'indice presque assuré chez son possesseur de mœurs qui ne le sont pas moins.

Il semble que ces individus que leurs méfaits ont rayés de la société font leur possible pour s'enliser encore davantage, ils ont l'orgueil de leur crime, surtout dans la clientèle des prisons, et entre eux la place d'honneur est au plus taré. Ceux qui sont là représentent l'élément dangereux de la transportation, ce sont des gens prêts à tout !

Les Incorrigibles.

— Il serait grand temps de vous arrêter sur ce chemin-là ; je vous préviens qu'à la prochaine punition de cachot, c'est inévi-



Vue sur le couloir conduisant aux cachots où sont enfermés les « Incorrigibles ». (S. G. P.)

tablement Charvein qui vous attend ! L'homme est parti tête basse après cet avertissement du président de la Commission disciplinaire, devant laquelle il vient de comparaître.

Charvein ! les Incorrigibles !

Voilà deux mots qui donnent à réfléchir aux plus endurcis, et les « terribles », eux-mêmes, sentent un petit frisson leur passer sous la peau quand on parle de ce sujet-là.

Les Incorrigibles... Le mot se suffit à lui-même ! C'est le bague des bagnards ! Tout ce qu'il y a de fortes têtes, de rebelles à tout travail, de récidivistes d'évasion se retrouve là. Charvein, c'est le camp de répression où le plus indomptable est obligé de courber la tête sous une discipline de fer qui a pour guide ces deux seuls mots : travail et silence.

C'est là « ouisque l'pus fort est obligé de poser sa chique et d'faire l'mort », comme dit la chanson de Bruant, ou bien alors ce sera la vie entière au cachot, à moins qu'une condamnation à la réclusion cellulaire ne vienne mettre le point final à une pareille existence.

Les condamnés à qui une conduite déplorable a valu d'être classés aux « Incos » sont entièrement séparés des autres transportés et soumis à un régime spécial. La durée du séjour de l'homme dans ce camp de répression n'est pas limitée, elle est entièrement subordonnée à leur tenue et leur travail, mais ne peut être inférieure à six mois. Ce qui revient à dire que, même tombé en pareil endroit, le règlement accorde toujours à celui qui veut s'en montrer digne le moyen d'améliorer lui-même sa situation. C'est là un souci que nous trouvons dans toutes les peines qui peuvent frapper un transporté ; pendant qu'il est au bagne, il peut espérer une grâce ou une commutation ; condamné à l'emprisonnement ou à la réclusion cellulaire, il verra la durée de son châtiment diminuée par l'application de la loi sur la libération conditionnelle ; libéré soumis à la résidence temporaire ou perpétuelle, ce sera la remise de cette résidence, voire la réhabilitation, qui viendront récompenser un effort méritoire.

— Demain matin, à cinq heures, deux pousseurs et un pousse pour Charvein. Ils attendront aux cultures !

Le lendemain à cinq heures, suivant les ordres donnés, un véhicule, qui n'est guère

autre chose qu'une plate-forme munie d'un siège et roulant sur les rails d'une petite voie de 0m,60, stationne devant les cultures de l'Administration, c'est le carosse dans lequel on prend place pour faire la route de Charvein, distant de Saint-Laurent d'une vingtaine de kilomètres environ. A côté, deux transportés arabes se tiennent debout, le chapeau à la main : ça, c'est le moteur !

Ce sont eux qui, courant derrière ce chariot sur rail, lui communiquent l'élan nécessaire.

Dans les descentes ou lorsque la vitesse acquise est suffisante, ils sautent sur un marche-pied placé à l'arrière du véhicule, et voguent la galère ! Quelquefois, ça va très bien ; quelquefois, ça ne va pas du tout ! Il arrive que, dans des courbes ou dans des endroits où le rail est défectueux, le lorrie quitte brusquement la voie et vous emmène faire un petit tour dans la brousse, la tête en avant ! Le jour, il n'y a que demi-mal, mais la nuit, c'est une autre affaire !

Toutes les semaines, le surveillant chargé de la popote vient à Saint-Laurent faire ses achats.

Au retour, le pousse est lourdement chargé, et le « tournant de la mort », ainsi dénommé à cause de son virage en épinglé à cheveux et de la raideur de la pente, a été souvent le théâtre de la scène suivante :

Le lorrie, emballé par suite de la déclivité, roule à toute vitesse, impossible de ralentir ! D'un seul coup, véhicule, surveillants pousseurs, filant comme une flèche, quittent la voie et se retrouvent étalés dans la boue du marécage, au milieu des pommes de terre, des caisses de macaroni éventrées et des dames-jeanne de tafia brisées !

Heureux encore quand il n'y a pas un membre démis ou cassé dans la catastrophe !

— Pousse !

Et voilà les deux coureurs en action ! Une heure et demie environ de voyage, et l'on est à Charvein. Un kilomètre avant l'arrivée, la route quitte la forêt, l'horizon s'étend et l'on aperçoit le camp de Charvein qui se dresse sur une petite éminence. Parvenus au pied, les pousseurs s'arrêtent, bien forcés, d'ailleurs, on ne pourrait aller plus loin : en face, la forêt dresse sa barrière impressionnante et mystérieuse ; à gauche coule une crêpe qui va se jeter dans le Maroni et sert de moyen de communication entre Charvein et Saint-Laurent pour les chaloupes et les chalands.

Charvein, bout du monde.

Charvein, en outre de son camp disciplinaire, possède un camp libre, où les transportés sont occupés aux travaux forestiers ou à la scierie qui se trouve en contre-bas du camp et débite le bois de la forêt pour les constructions de l'Administration.

Charvein, c'est le bout du monde ! Après, c'est la forêt dans toute son impénétrabilité ; on ne saurait aller plus loin, et c'est une sorte de vie monastique que vivent dans ce coin perdu les surveillants affectés à la garde du camp. Là, à part la chasse, la pêche ou la lecture, il n'est point d'autres distractions possibles, et le soir, on s'endort à l'assourdissant concert des singes hurleurs qui peuplent les alentours.

Le séjour n'y est que de dix mois, comme d'ailleurs dans tous les pénitenciers, au bout de ce temps, s'il le désire, l'agent formule une demande d'envoi dans un autre poste et il y est nécessairement fait droit.

On accède au camp libre par une petite pente assez raide et l'on entre dans la cour. Le visiteur ne peut s'empêcher, tout d'abord, d'un moment d'étonnement, presque d'hésitation, et pour un peu se frotterait les yeux. Voyons, sommes-nous dans un bagne ou bien dans une grande ferme des mieux tenues ?

Une vaste cour avec quelques parterres bien dressés, soigneusement sarclée, ratissée et garnie de petits galets de rivière, s'offre aux regards.

Les bâtiments n'ont aucunement l'aspect d'une prison, et la case même où sont enfermés les hommes du camp libre le soir a tout l'air d'une honnête grange des campagnes françaises. Logement et bureau du chef de camp, logement des surveillants, cuisine d'une propreté parfaite, boulangerie modèle, toutes ces constructions occupent une partie du camp libre.

Au milieu de la cour, tout rouillé sur son affût de bois, un vieux canon pierrier du XVIII^e siècle. Ce doit être une trace de l'occupation de la Guyane par les Jésuites qui avaient fait connaître à ce pays une ère de grande prospérité en y organisant l'élevage et la culture, complètement abandonnés à cause de la découverte de l'or.

Les transportés du camp libre vaquent en toute liberté aux travaux journaliers, quelquefois on aperçoit le casque blanc d'un rare surveillant, et tout se passe sans bruit, sans cris, sans heurts.

En continuant la promenade, on arrive devant une palissade faite de gros rondins et peinte en blanc. Cette palissade, c'est le mur derrière lequel il se passe quelque chose, comme l'indique un écriteau en lettres noires sur fond blanc : « Quartier disciplinaire ».

C'est le domaine des Incorrigibles.

Un porte-clefs arabe ouvre la porte, et l'on pénètre dans une grande cour où se dressent plusieurs cases en bois. Presque à l'entrée, un petit kiosque, en tous points semblable à celui d'une marchande de journaux : c'est là que, jour et nuit, se tient en permanence le surveillant de garde.

L'impression n'est plus la même que sur le camp libre, à beaucoup près. Au quartier disciplinaire, personne n'est dehors, seul le surveillant de garde arpente la cour, revolver au flanc ; il ne fume pas, comme ses collègues de l'autre côté de la palissade, il est là pour quelque chose durant sa faction, il est responsable des événements qui pourraient survenir parmi les incorrigibles confiés à sa garde.

Les cases de bois, car à Charvein tout est bois, sont faites de poteaux juxtaposés qui gardent entre eux un certain intervalle, cela pour permettre aux agents de la surveillance d'avoir vue, à tout moment, à l'intérieur. Une fois enfermés dans la case, les Incos sont astreints au silence le plus complet, de même qu'il leur est formellement interdit de fumer.

Les infractions à ces deux règles primordiales de la vie de l'Inco sont réprimées sévèrement, car, pour eux, l'échelle des punitions a été des plus simplifiée, et réduite à un seul échelon : le cachot.

(A suivre.)

JEAN NORMAND.

UN MYSTÉRIEUX TRIMARDEUR QUI A SEPT NATIONALITÉS

Il a plus de soixante-dix ans ; il réalise le type classique du chemineau dont la vie ne fut faite que de rapines et de séjours à l'ombre des géôles. Tous les parquets de France l'ont tour à tour condamné. Cela commença, en 1891, par la Cour d'assises du Morbihan. Le cas était grave : meurtre d'un camarade de misère, au cours d'une rixe, dans une grange. Il s'en tira assez bien, puisque, depuis, les tribunaux de Riom, de Laon, d'Autun, de Reims, de Bordeaux, de Rennes, de Vannes, etc., ont eu à s'occuper de l'individu.

Chose bizarre ! Non seulement ce trimardeur étrange a encouru ces pénalités sous des états civils toujours différents ; mais encore, mais surtout, sous des nationalités différentes ! On ne sait dans quel but il s'est fait passer tour à tour pour Russe, Polonais, Tchèque, Norvégien et Français ! Il semble que cette dernière identité soit la bonne, et que l'individu auquel le tribunal de Metz vient d'insulger, pour vagabondage, trois mois de prison se nomme DEMETTER. C'est grâce à la patience et à la sagacité d'un magistrat messin, que le service d'anthropométrie si utile-



ment créé par Bertillon, et aujourd'hui employé par toutes les polices du monde a pu lever un coin du voile. C'est en tout cas la première fois que cet étrange sans-patrie a dû se résigner à reconnaître des condamnations encourues sous sept noms différents !

Le juge d'instruction lorrain ne s'en tient pas là et continue ses recherches touchant ce fantasmagorique « clochard », qui a peut-être davantage sur la conscience que son aspect las et misérable ne le laisserait supposer !

(Photo Gangloff.)

PROCHAINEMENT : POLICE-MAGAZINE

publiera une intéressante enquête :

La Rue au Parfum de Chair

Frileusement enfoncé dans mon pardessus, je passais l'autre jour boulevard Saint-Martin, lorsque, brusquement, devant le théâtre de la Renaissance, quelqu'un me prit par l'épaule.

Comme je me retournais, celui qui venait de m'agripper de la sorte s'exclama, l'air gouailleur :

— Eh bien, quoi? Tu ne dis plus bonjour aux copains maintenant?

Un peu décontenancé par cette entrée en matière peu protocolaire, je ne parvenais pas à découvrir de prime abord la physionomie de mon interlocuteur, dont le chapeau baissé sur le nez et un foulard de soie montant jusqu'à la bouche cachaient à demi le visage.

L'homme souleva légèrement son feutre.

— Tatave!

— Ben oui quoi, t'es pas physionomiste, c'est moi Tatave!

Il est peut-être superflu de vous dire que cette rencontre ne m'enthousiasmait guère, car Tatave est un de ces individus qu'il est prudent de ne pas connaître si l'on tient à la considération de sa concierge et des habitants de son quartier.

Tatave est en effet un repris de justice à la réputation solidement établie, un garçon qui aime le travail tout fait et exerce une profession assez libérale que le code qualifie « vagabondage spécial ». C'est un cerveau brûlé, un sang bouillant qui joue un peu trop souvent avec des instruments prohibés.

J'avais fait la connaissance de Tatave au début de 1915. Il répondait, comme moi, à un ordre d'appel sous les drapeaux. A cette époque, son caiser judiciaire était encore vierge — je n'ai jamais pu expliquer un tel prodige — et nous nous rendions tous deux à Quimper, affectés à un régiment d'infanterie dont le dépôt se trouvait dans cette bonne ville bretonnante.

Mon compagnon de voyage portait de superbes roulaquettes, un veston violine et un magnifique pantalon à pattes d'éléphant. Il se signala à mon attention d'une manière très originale. Ayant perdu sa casquette en se penchant à la portière, il éprouva le besoin d'en avertir le chef de train en tirant vigoureusement la sonnette d'alarme. Cet exploit nous fit engager conversation, et Tatave, pour passer le temps, me fit admirer une collection de tatouages qui ornaient son torse et ses bras, justifiant amplement le surnom de « Tatoué » que ses amis lui avaient attribué avec à-propos.

Inutile de vous dire que Tatave le Tatoué pratiquait avec succès le système D en honneur à cette époque, aussi le vis-je rare-

ment à l'exercice. Il préférait l'infirmerie, et quand, par hasard, on le trouvait sur les rangs de la compagnie, il ne manquait jamais de faire des siennes. Ce qui lui valut d'innombrables motifs pour faire connaissance avec la salle de police et la prison. Un beau jour, il poussa ses facéties jusqu'à houspiller un peu trop fortement un lieutenant, ce qui lui valut le Conseil de guerre.

Je l'avais revu deux ou trois fois après la guerre dans quelques boîtes de nuit où il pilotait des étrangers faisant la tournée des grands-ducs. Mais je ne pensais nullement à lui quand il m'interpella.

— Alors, mon poteau, on va boire un « glass ».

Il m'était difficile de refuser.

Quelques minutes plus tard, nous étions attablés dans un bar faisant l'angle du boulevard et du faubourg Saint-Martin.

— T'écris toujours dans les journaux? demanda Tatave.

Je dus avouer qu'en effet je gagnais mon existence en faisant du reportage.

— Eh bien, mon vieux, ça tombe à merveille! J'en ai marre de tout ce que racontent tes collègues. Ils nous abiment, ils ne connaissent pas le milieu. Ils parlent d'un tas de quartiers en croyant avoir découvert des mecs marlés, des poules extraordinaires, des affaires sensationnelles. Tout ça c'est du boniment! Ils parlent des « seconde zone », c'est ici dans le coin qu'il faut venir voir les as, les gars qu'ont pas froid aux chasses.

« C'est dans le faubourg Saint-Martin qu'on trouve les chefs, ceux qui tirent les

Faubourg



Dans un bistrot du quartier

Nous étions arrivés devant un petit débit au vitres ternies par la buée derrière lesquelles on voyait des ombres s'agiter.

Tatave ouvrit la porte et me poussa à l'intérieur.

Une vingtaine de personnes se trouvaient attablées, filles en cheveux poudrant, se faisant les lèvres et les yeux, hommes jouant à la belote, dans un nuage de fumée, dans les vapeurs d'alcool et le silence du percolateur.

Mon cicerone me présenta au patron, qui m'offrit la main avec effusion.



Quelques minutes plus tard, nous étions attablés dans un bar faisant l'angle du boulevard et du faubourg Saint-Martin.

ficelles, qui tiennent le gouvernement, le G. Q. G. de la pègre, c'est entre le boulevard et la gare de l'Est.

« C'est ici, dans le coin, que tout se règle : le trafic de filles, le négoce de la coco, de la morphine, les belles combines, tout ça se goupille par ici.

« Alors, tu comprends, on a sa dignité et on aime pas entendre dire à droite et à gauche que les costauds, les « fortiches » se rencontrent sur la butte ou sur le Mont-parno.

« Tu t'en fous? Non. Alors on va se taper une bonne choucroute et je vais te faire la connaissance de quelques copains qui en ont dans le buffet.

Raymond l'Assassin.

Nous mangions tranquillement lorsqu'un grand gaillard le chapeau en arrière, les mains enfouies dans un ample raglan marron, vint s'asseoir à une table voisine en compagnie de deux femmes.

— Tu vois, me dit Tatave, le gars qui vient d'entrer avec les deux poules, c'est un frère qui sait y tâter. Dans le « coin » on l'appelle Raymond l'Assassin. Pour mériter son surnom, ça il le mérite, et il possède un joli lot d'affaires sur la conscience. La petite blonde qui se trouve à sa gauche, c'est Suzy, une bonne fille quand elle est à jeun, une tigresse quand elle a un verre dans le nez, mais une travailleuse, qui lui rapporte gros.

« Alors tu comprends, une rombière qui gratte, ça excite les convoitises. Mais Raymond surveille le boulot et ne se laisse pas écraser les ortels. Aussi des fois ça fait du vilain.

« L'été dernier, dans un bistrot du quartier, il surprenait la petite en conversation avec un nommé Gégène. Il en fit la remarque à Suzy : « J'aime pas qu'on m' fasse des paillons ! »

« Le lendemain, dans le même bar, il les retrouvait tous les deux attablés devant une « tomate ».

« Gégène, c'était un petit gars qui n'avait jamais été verni. En Suzy, il croyait avoir trouvé le bon chopin, mais il est revenu vivement de cette illusion. En moins de deux, Raymond avait empoigné la même d'une main et, de l'autre, il secouait mon Gégène, comme un prunier.

« Alors, mon vieux, ça n'a pas traîné. Comme Gégène sortait sa lame, Raymond, brusquement, rejetait son

adversaire en arrière, prenait son revolver, et vlan une balle dans le ventre.

« Et puis au r'voir, M'sieurs dames! Quand les poulets arrivèrent dans le débit, le blessé était déjà à l'hostot, et mon Raymond en avait joué un air. Naturellement, personne n'avait rien vu!

« Ici tout le monde fait son petit Jacques : « Monsieur le Commissaire, je n'ai rien vu! Je n'ai rien entendu! » « On dirait, ma foi, que mes histoires commencent à t'intéresser, ça me fait plaisir.

« Allons, vide ton go-belet! Je vais te montrer où ça s'est passé; c'est sur le même trottoir, un peu plus haut, dans un bar où le café n'est pas mauvais et où nous pourrions causer à notre aise.

Chemin faisant, Tatave me conta une autre aventure de Raymond l'Assassin.

— Un jour, dans un débit voisin du casino Saint-Martin, le copain, qui sortait de tôle, était un peu schlass. Ça arrive à tout le monde, pas vrai? Malheureusement, il avait des ennuis d'argent et la Suzy était à Saint-Lago. Pas de fric à espérer. Raymond sort son feu, le met sous le nez de la patronne et lui demande la caisse. Refus. Une balle brise la glace du comptoir. Des cris, la tenancière, d'émotion, s'effondre sur sa chaise. Raymond s'avance vers le tiroir, glisse la main. Des gardiens arrivent. Deux nouvelles détonations. Les agents ripostent, les verres, les bouteilles se brisent, le lustre vole en éclats et, par miracle, personne d'atteint. Pendant plusieurs mois, Raymond l'Assassin n'eut pas à s'inquiéter de sa subsistance.



Tu vois le gars qui vient d'entrer.

Saint-Martin

tandis qu'autour de moi les consommateurs interrompaient leurs parties pour mieux me dévisager.

— Viens, me dit Tatave.

Nous nous dirigeâmes vers l'arrière-boutique.

Quand on jette une cigarette.

Une banquette crasseuse nous accueillit. Deux cafés nous furent servis, fumant dans des verres poisseux.

— Te doutes-tu, me demanda Tatave, que sur la banquette où tu viens de poser ton postérieur, il y a à peine deux mois, un homme a été descendu proprement ?

« C'était un nommé Bébert, un

bert. Il n'y avait pas dix minutes qu'ils étaient attablés qu'un homme entra, « furibard », l'homme de la poule du Sébasto.

« Il commença à harponner sa régulière, la met dehors à grands coups de chausson dans les fesses, et revient vers celui qu'il ne pouvait que considérer comme un rival.

« Celui-ci se lève, prêt à la bagarre, et pour ne pas être gêné arrache la cigarette qu'il avait aux lèvres et la jette sur le carrelage. Ce geste, c'est sa condamnation à mort !

« Il n'a pas le temps de sortir le couteau que, nerveusement, il cherche dans sa poche.

« Plus prompt, le nouvel arrivant brandit sa lame et la plonge dans le ventre de l'infortuné Bébert en criant :

« Chez moi, quand on jette sa cigarette,

— Tu vois, me dit-il, voilà encore deux gosses qui cherchent du boulot. Ça c'est réglé, sans homme elles ne peuvent travailler, il n'y a rien à faire pour elles.

— Les irrégulières ne manquent pourtant pas !

— Évidemment, mais leur « bisness » dure moins longtemps que les contributions. Les clandestines sont « données » aux « mœurs », à moins qu'elles n'acceptent de se mettre sous la coupe

bistrot du quartier.

étions arrivés un petit débit aux ruelles par la buée, esquelles on voyait res s'agiter.

Le propriétaire ouvrit la porte et nous poussa à l'intérieur. Une vingtaine de personnes trouvaient attablées en cheveux se coiffant, se faisant les yeux, hommes et femmes, dans une fumée, dans les d'alcool et le sifflement du perce-papier.

Le patron me précéda, qui me prit par le bras avec effusion,



Elles parlaient à voix basse et, de temps à autre, jetaient un regard furtif...



Tu as triché !

bon petit garçon, un gars qui fréquentait le milieu depuis quelques semaines seulement. Il s'était laissé entortiller par une ménése qui voulait l'avoir tout à elle. Il abandonna son turbin — il était menuisier, je crois — pour la suivre dans le faubourg du Temple. Enfin bref, elle le laissa choir et Bébert descendit par ici.

« Il cherchait à se marier. Un soir, il avait « rancarté » avec une poule qui fait habituellement le Sébasto et qu'on voit rarement dans le quartier. Une belle fille, grande, brune, fort bien tournée, qui a été longtemps en maison, mais que je ne te désignerai pas plus clairement, car il faut que je te dise tout de suite que le quart d'œil cherche toujours après l'assassin. Alors, tu comprends, je veux bien défendre le métier et le quartier, mais je ne tiens pas à « donner » un copain.

« Alors voilà que la sœur s'annonce. Elle s'installe à la place où je suis ce soir et discute le coup avec Bé-

C'était un de ses meilleurs amis. C'est... non je ne te le dirai pas !

« Mais ce que je puis te dire, c'est que Bébert était un homme comme il en est beaucoup dans le milieu, face à face avec la mort, il n'a pas voulu parler !

« Les vrais de vrais ne sont pas des cas-serolles !

Maurice le Placeur.

Près de nous, deux jeunes femmes, une brune aux grands yeux noirs et une blonde aux cheveux ondulés, semblaient attendre quelqu'un. Elles parlaient à voix basse et, de temps à autre, jetaient un regard furtif vers la porte du débit.

Tatave n'avait pas été sans remarquer leur manège.

blonds, tirant sur le roux, venait d'entrer. — Personne pour moi ? demanda-t-il au patron.

— Si, deux clientes dans le fond !

L'homme s'avança. Passant devant nous, il s'arrêta et tendit la main à Tatave.

— Ça va, vieux ?

— Pas mal et toi ?

— En ce moment, les affaires sont calmes, mais excuse-moi, on m'attend.

Il prit place sur une chaise devant les deux femmes.

— Monsieur Maurice, nous venons de la part de la grosse Irma, de la chaussée d'Antin. Le trottoir ne rend pas en ce moment, on voudrait entrer en maison, dit la blonde.

— Dans le Midi de préférence, ajouta son amie.

L'homme sortit un carnet de sa poche et feuilleta quelques pages :

— J'ai une place à Montpellier. Une affaire intéressante, une bonne clientèle !

— C'est qu'on ne voudrait pas être séparées, on est deux copines.

— J'ai Toulon. Mais c'est du gros boulot et vous n'avez pas l'air faites pour cela.

Avec votre genre, vous pouvez espérer mieux. Attendez, Bordeaux vous irait-il ?

— Bordeaux, soit !

— Alors, entendu pour Bordeaux ?

Voilà un mot pour la « tôle ». Il faut partir demain sans faute !

— C'est d'accord !

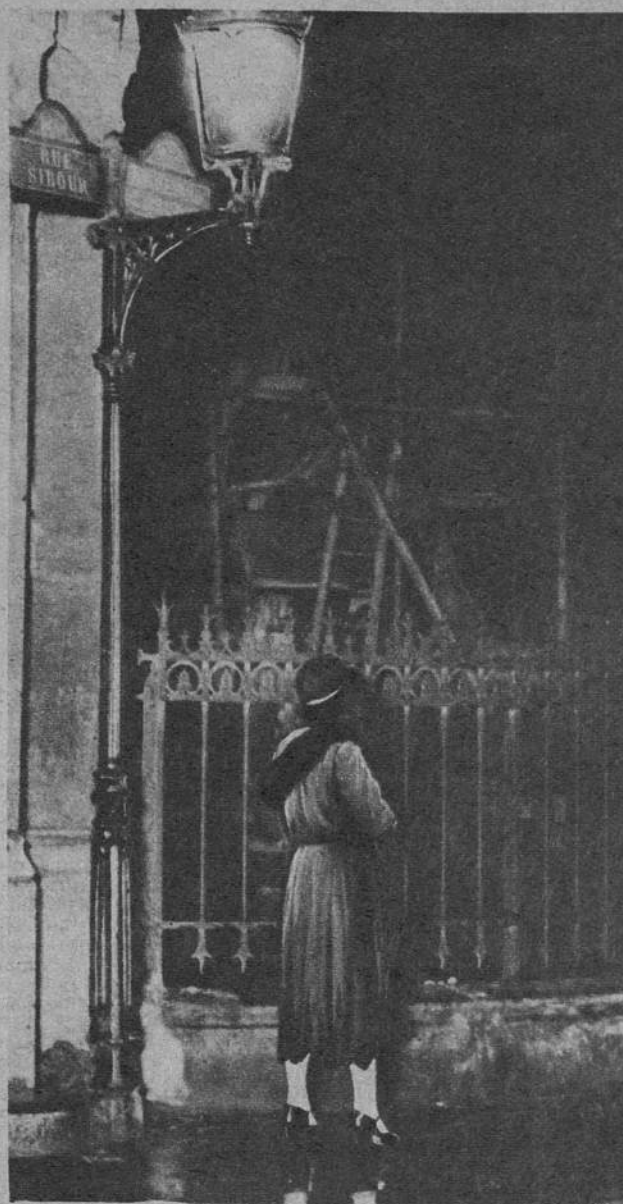
— Alors c'est cent balles chacune !

Les deux femmes donnèrent un billet et s'éloignèrent.

Maurice vint s'asseoir à notre table.

— Je te présente Maurice le Placeur, le grand Maurice, dit Tatave. Le jour où tu voudras rendre service à une copine, tu n'as qu'à venir le voir, il lui procurera un bon petit emploi dans une excellente maison, et cela, ainsi que tu viens de le voir, ne te coûtera pas trop cher !

— Il est de fait que j'en ai déjà placé quelques-unes, dit, en riant, le grand Maurice, mais surtout ne croyez pas que c'est pour réaliser des affaires, c'est surtout pour ne pas laisser une brave fille dans le pétrin que je la recommande auprès des tenanciers. Évidemment, c'est d'un bon rapport. Je palpe des deux clients, la poule me donne une petite commission et les patrons, de leur côté, arrosent généreusement, si le lot est intéressant.



Une nuit d'hiver sur le boulevard, Dora attendait le client...

d'un gars du milieu, qui aplanit les difficultés et leur fournit toutes facilités de turbiner.

Un grand gail-

lard vêtu à la dernière mode, solidement bâti, les cheveux trop

longs, venait d'entrer.

— Personne pour moi ? demanda-t-il au patron.

— Si, deux clientes dans le fond !

L'homme s'avança. Passant devant nous, il s'arrêta et tendit la main à Tatave.

— Ça va, vieux ?

— Pas mal et toi ?

— En ce moment, les affaires sont calmes, mais excuse-moi, on m'attend.

Il prit place sur une chaise devant les deux femmes.

— Monsieur Maurice, nous venons de la part de la grosse Irma, de la chaussée d'Antin. Le trottoir ne rend pas en ce moment, on voudrait entrer en maison, dit la blonde.

— Dans le Midi de préférence, ajouta son amie.

L'homme sortit un carnet de sa poche et feuilleta quelques pages :

— J'ai une place à Montpellier. Une affaire intéressante, une bonne clientèle !

— C'est qu'on ne voudrait pas être séparées, on est deux copines.

— J'ai Toulon. Mais c'est du gros boulot et vous n'avez pas l'air faites pour cela.

Avec votre genre, vous pouvez espérer mieux. Attendez, Bordeaux vous irait-il ?

— Bordeaux, soit !

— Alors, entendu pour Bordeaux ?

Voilà un mot pour la « tôle ». Il faut partir demain sans faute !

— C'est d'accord !

— Alors c'est cent balles chacune !

Les deux femmes donnèrent un billet et s'éloignèrent.

Maurice vint s'asseoir à notre table.

— Je te présente Maurice le Placeur, le grand Maurice, dit Tatave. Le jour où tu voudras rendre service à une copine, tu n'as qu'à venir le voir, il lui procurera un bon petit emploi dans une excellente maison, et cela, ainsi que tu viens de le voir, ne te coûtera pas trop cher !

— Il est de fait que j'en ai déjà placé quelques-unes, dit, en riant, le grand Maurice, mais surtout ne croyez pas que c'est pour réaliser des affaires, c'est surtout pour ne pas laisser une brave fille dans le pétrin que je la recommande auprès des tenanciers. Évidemment, c'est d'un bon rapport. Je palpe des deux clients, la poule me donne une petite commission et les patrons, de leur côté, arrosent généreusement, si le lot est intéressant.

« Mais c'est malheureux d'envoyer en maison deux petites comme celles de tout à l'heure, elles devraient faire Montmartre pendant deux ou trois ans, avant de s'enfermer dans une boîte... Enfin chacun ses goûts, pas vrai ?

— Maurice ! appela quelqu'un.

Le placeur nous quitta pour répondre à l'appel.

— T'as vu ce gars-là, me dit Tatave, depuis dix ans qu'il place des filles dans tous les coins du monde, il a toujours réussi à passer au travers. On l'a arrêté je ne sais combien de fois, il s'en est toujours tiré. Il est vaguement courtier et justifie de ses moyens d'existence. Pour être courtier, ça il l'est, il est courtier en viande fraîche, courtier en femmes, il approvisionne les lupanars.

Le débit était maintenant comble, autour du comptoir se pressait une foule bizarre, hétéroclite, composée de filles en cheveux ou chapeautés de feutres voyants ; des femmes en manteaux de fourrure, en robes de soie aux coloris éclatants ; d'hommes élégants mais d'une élégance trop recherchée, aux gestes mous, à la voix grasseyante. On discutait ferme autour du zinc, en jetant les dés bruyamment, on réalisait des affaires plus ou moins louches, on préparait des expéditions intéressantes, on cherchait à fourguer de la camelote, fruit de cambriolages ou de carambouillages.

Nous étions dans une petite Bourse où des fortunes s'échauffaient et se détruisaient comme à la grande. Et pour ajouter à la ressemblance on entendait aussi parler de comptant, de crédit et de Parquet... mais d'un Parquet qui ne semblait pas agréable à ces messieurs et dames !

Dora la Rouge.

— Je ne t'ai pas encore parlé de Dora la Rouge, me dit mon compagnon, comme nous quittions le débit enfumé, à l'atmosphère irrespirable. Tu n'en a jamais entendu parler ?

A ma courte honte, je dus avouer que j'ignorais totalement cette femme, dont le nom seul me laissait entrevoir un passionnant roman-feuilleton, aux épisodes compliqués.

Tatave avait deviné ma pensée :

— C'est pas du « bour ». Ça c'est une triste histoire qui s'est déroulée dans le quartier et s'est terminée rue Jarry, dans un des hôtels de passe qui foisonnent par là.

« Dora, c'était une gaillarde qui, quelques années avant la guerre, occupait une situation enviable dans le faubourg. C'était la Reine des filles. On ne lui avait pas encore préparé son char dans les cortèges carnavalesques officiels, mais enfin elle en était digne et, dans les bals du quartier, son

arrivée était toujours saluée par des murmures :

« Oh ! la belle gosse ! »

« Et de fait, c'était une jolie gosse comme on souhaiterait en rencontrer tous les jours. Enfin, elle tenait le haut du pavé parisien. On la rencontrait place Pigalle, où elle avait une solide clientèle, mais tous les jours elle venait voir son homme dans le faubourg, elle venait retrouver ses copines. »

« Les beaux jours — surtout dans ce métier-là — ne durent jamais longtemps. Un soir, elle ne revint pas, on l'avait gardée à la visite, on s'était aperçu qu'elle était malade. »

« Quand elle revint, ses jolis traits étaient flétris, ses yeux, boursoufflés, étaient hideux, la belle Dora avait vécu. »

« De déchéance en déchéance, elle en vint à voler dans les grands magasins, à entôler ses clients, et quels clients, des ivrognes à la recherche d'une caresse, des êtres ignobles, repoussants, abjects, dont elle devait subir l'étreinte, maltraitant avec peine son dégoût. »

« Mais bah ! Il fallait bien vivre ! Et assurer l'existence de son petit homme qui lui était resté fidèle. Dora avait bon cœur, elle ne renâclait pas à la besogne. Elle mourut au travail, si l'on peut dire ! »

« Alors, une nuit d'hiver, boulevard Magenta, Dora attendait le client. Finies les nuits brillantes de Montmartre. Finies les orgies au champagne, la clientèle élégante et raffinée. C'était maintenant l'abject trottoir. Il lui fallait turbiner sur le bitume, sous la flotte, les pieds glacés, attendre le client, l'inconnu à qui, pour quelques francs, elle donnerait l'impression d'être aimée. »

« Des pas au loin, une ombre se détache sur le pavé humide. Quelqu'un vient : une femme ? un homme ? — Un homme ! Un client possible, elle qui a passé au travers toute la soirée, c'est peut-être de quoi bouffer le lendemain ! »

« L'homme approche, la démarche hésitante. Il paraît ivre. Elle s'avance. Après un bref concubinaire, ils se mettent d'accord. Pour dix francs, elle s'offrait à le rendre heureux. »

« C'était un garçon boucher qui avait traîné dans les cabarets avoisinant les abattoirs de la Villette. Il s'était attardé et rentrait chez lui. Sous l'emprise de l'alcool, il trouva la fille appétissante. Dans son rêve, il voyait certainement une femme jeune et jolie, belle comme une femme peut l'être à vingt ans, une belle gosse d'amour, comme l'avait été Dora. Dora la Rouge, comme on l'appelait, quand elle avait sa belle toison rouge, ses cheveux de feu. »

« Elle l'entraîna rue Jarry, dans un hôtel où elle était connue et où, moyennant cent sous, on lui attribuait une chambre au papier déteint, aux murs ornés de quelques dessins grivois découpés dans un journal léger. »

« Quelques minutes après que la porte se fut refermée sur eux, on entendait des cris affreux, des cris épouvantables de bête que l'on égorge. »

« La patronne et le garçon de l'hôtel se précipitent et arrivent devant la chambre d'où s'échappent des plaintes et des râles. »

« La porte est enfoncée d'un coup d'épaulé. Sur le lit, inondé de sang, Dora la Rouge est étendue, la gorge tranchée d'un coup de rasoir terrible, porté avec une rare violence. Debout, auprès du grabat d'amour, l'inconnu, le client, l'ivrogne, le garçon boucher assoiffé de sang, le rasoir à la main, contemplant son œuvre. »

« Une voiture requise emmena Dora à Lariboisière. La pauvre fille n'avait pas voulu mourir à l'hôtel. Fille de la rue, elle avait vécu, elle devait mourir dans la rue. Elle rendit le dernier soupir en franchissant le seuil de l'hôtel borgne. Elle était morte chez elle, à la tâche. Elle avait mérité une fois de plus son surnom. Elle était bien Dora la Rouge. »

« Ses obsèques firent époque dans le quartier. Tous les poteaux, toutes les filles du coin, toutes celles qui avaient connu Dora au moment de sa splendeur, l'accompagnaient à Pantin, où une concession à perpétuité fut achetée par son homme. »

« Il n'avait pas voulu que sa femme, Dora la Rouge, l'ancienne Reine du faubourg, connaisse la fosse commune comme un vulgaire mortel. Les reines ont droit à des égards, même quand ce sont des reines du bitume ! »

Le tripot sanglant.

Tout en marchant, dans le calme de la nuit, nous étions arrivés au coin de la rue du Château-d'Eau. Devant la mairie du X^e, deux agents montaient la garde.

À côté d'un bureau de tabac, une façade était brillamment illuminée, et derrière les vitrines éblouissantes, on entendait, légèrement assourdi, un concert, audition



On discutait ferme autour du zinc en jetant les dés bruyamment.

et démonstration d'un fabricant d'appareils de T. S. F.

« Entrons écouter la musique, me dit Tatave en appuyant sur la poignée de la porte vitrée. »

D'un vaste diffuseur, les accents fortement rythmés d'un fox-trot s'échappaient, et l'air entraînant, les sons s'agréables paraissaient animer d'une ardeur fébrile les assistants enthousiasmés par cette musique des ondes mystérieuses :

« Moi, de temps à autre, ça m'amuse la musique. Ça fait passer le temps agréablement. »

« J'aime aussi... »

brusquement. On entendit des cris, des bruits de pas, puis un lourd silence plana. Quand la lumière fut rétablie, un homme gisait inanimé, ensanglanté, au milieu des débris de vaisselle, de verres et de bouteilles, à côté des banquettes éventrées laissant voir le crin dont elles ont la panse pleine et des chaises défoncées, aux pieds brisés. »

« Cela n'enthousiasma pas du tout le patron du Bœuf Apis qui avait de l'amour-propre et voulait faire de sa maison un établissement à peu près convenable. Il décida de supprimer les jeux. »

« Un Algérien malingre, Charlot l'Algé-

disparu. »

Pas pour tout le monde pourtant, car sa « petite femme » Fernande turbinait ferme sur le boulevard Saint-Martin, pour assurer sa subsistance. »

« Et dans tout le Faubourg, au nez et à la barbe des inspecteurs qui faisaient leur enquête, de fidèles copains quêtèrent pour Charlot. Ils allèrent de porte en porte, chez la crémère, chez le débitant de tabac, la modiste et même chez un entrepreneur de pompes funèbres, ramasser un peu de fric pour permettre au petit gars de quitter Paname dans le plus bref délai. »

« Ce fut vite fait, on a le cœur sur la main dans le Faubourg Saint-Martin. En quelques heures, une somme suffisante était trouvée et Charlot l'Algérien prenait le « dur » pour Marseille. Là-bas, il n'avait rien à craindre, il était « planqué » en toute sûreté. »

Mais il a fallu que Fernande lui fasse des « paillons ». »

Un « ballot » l'avertit que sa femme filait le parfait amour avec un Espagnol. Sans réfléchir, il revint en douce à Paris pour infliger une correction soignée à son rival... Celui-ci eut-il vent de la chose ? Prévit-il la police ? Personne ne l'a jamais su. Toujours est-il que mon Charlot fut « cueilli » tout simplement à sa descente du train par deux inspecteurs. »

« Tout ça pour une histoire de poule à la gomme ! »

Quant au Bœuf Apis, il a disparu, et au lieu du tripot bruyant et sanglant, nous y trouvons ce soir de la musique agréable à entendre, nous y rencontrons des auditeurs à l'aspect sympathique. »

(A suivre.)

JEAN CARON.



Sur le lit inondé de sang, Dora la Rouge, est étendue la gorge tranchée.

« Mais je ne te demande pas ton avis, répliqua brutalement mon cicérone. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire voir des postes radiophoniques et te faire écouter les émissions étrangères. Je veux te faire visiter le tripot sanglant ! »

« Le tripot sanglant ? »

« L'ancien quoi ! C'est pas si vieux ! Il n'y a pas longtemps que l'immeuble a changé de destination. Avant, ici, c'était le Bœuf Apis ; ça ne te dit rien ! »

Et bien, mon vieux, le Bœuf Apis était un restaurant dont les clients fichaient le camp un à un. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su, la cuisine n'était pas moins bonne qu'ailleurs et le patron n'était pas plus, ni moins crapule qu'il ne faut l'être dans le commerce. Alors ? Il y a des choses qu'on ne peut expliquer. Moi j'ai toujours cru qu'il avait eu quelque affaire sur le dos et que c'était un indicateur de la police. Enfin, quoi qu'il en soit, la clientèle se débinait, alors, un jour, il eut l'idée de transformer sa boutique en tripot. Pour cela, il entra en relations avec un Marseillais de descendance algérienne, qui s'entendait à merveille pour tenir le « faro », ce jeu qui fait fureur dans les bars du vieux port phocéen. »

« Alors le monde afflua. Les affaires étaient prospères et l'hôtelier se frottait les mains avec satisfaction. Les joueurs venaient, dinaient, passaient leur soirée et consommaient abondamment. »

« Trop peut-être, car un soir il arriva ce qui devait arriver. Une discussion formidable éclata. »

« Tu as triché ! »

« Non, il n'y a pas de grecs ici ! » Lancée d'une main sûre, une bouteille vint s'écraser sur la tête d'un des joueurs. Comme par hasard, la lumière s'éteignit

rien, poussa alors les hauts cris. Il ne tenait nullement à cesser de jouer puisqu'il gagnait largement sa croûte et que certains

Un précurseur du colonel Barker

On se souvient encore de cette affaire héroïque-comique du colonel Barker, lequel était, en réalité, une femme. Il y a déjà eu des précédents. Le *Journal de Rouen*, daté du 11 Nivose an XIII — il y a donc cent vingt-six ans — relate le fait suivant :

Le mardi 1^{er} janvier 1805, la ville de Nimègue, en Hollande, a été le théâtre du singulier fait suivant. Un sergent — plus modeste, donc, que Mrs. Barker, laquelle était « colonelle » — qui servait depuis dix ans, et même avait fait campagne à plusieurs reprises, se trouve mal, tout à coup, dans un corps de garde, et... met au monde un petit garçon, très bien portant !

Le père de l'enfant ? Un autre sergent qui avait le privilège de partager pendant très longtemps la chambre du camarade féminin, dont il avait naturellement découvert le véritable sexe, à la longue. »

Mais il s'était bien gardé de le révéler, afin de garder l'aubaine pour lui !

« En principe »

Le parquet de la Seine donna dernièrement l'ordre au parquet de Saigon d'opérer l'arrestation d'un individu condamné à Paris.

Quelques jours après arrivait d'Indochine cette réponse inouïe avisant les magistrats parisiens que l'arrestation avait bien été opérée « en principe », mais qu'en fait et en raison de la désorganisation des services pénitentiaires saïgonnais, « l'arresté » avait été laissé... en liberté.

Le parquet de la Seine n'en est pas encore revenu.

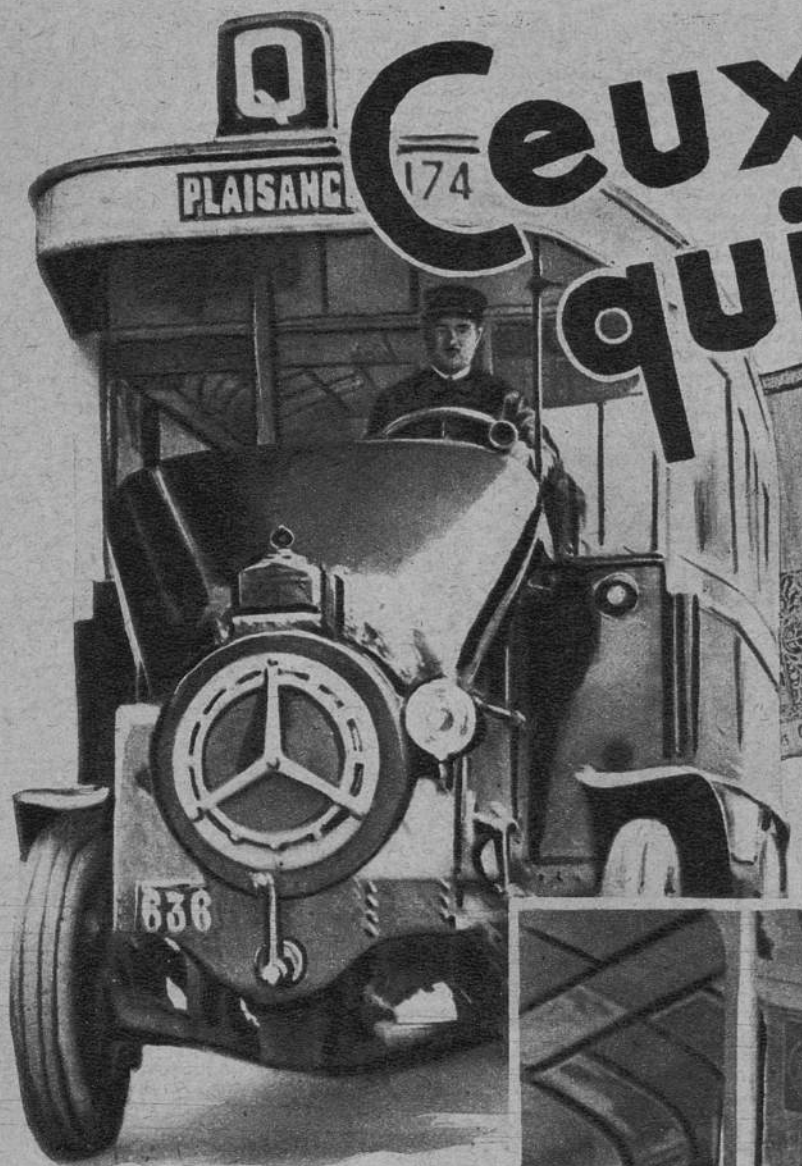
Louis et René GERRIET

LE Puits DE LA CORE

roman

Un Crime au Village !

DENOËL ET STEELE 15 fr.



Ceux qui filoutent la

S.T.C.R.P.

Quand le receveur s'approche, elle lui demandera brusquement un renseignement :

— Pour aller rue Soufflot ?
— Il faut descendre à la place Médicis.
— Ah ! bien, vous me direz quand nous serons arrivés à la place Médicis.
Et la brave dame — quelle est donc brave ! — glissera une pièce de vingt-cinq centimes dans la dextre du receveur.
Et, naturellement, ce dernier peu habitué à cette générosité oubliera de demander à la grosse dame les quinze ou vingt tickets représentant le prix des places de sa nombreuse progéniture.

Celui que gêne le soleil.

Il y a aussi le vieux monsieur qui change continuellement de place parce que le soleil le gêne.
Or, coïncidence curieuse, chaque fois qu'il change de place il s'éloigne du receveur, pour se trouver au milieu des voyageurs ayant déjà acquitté le prix de leurs places.

Le carnet perdu.

Il y a la jeune femme qui cherche, avec une obstination touchante, son carnet de tickets. Il a passé par ici, il a passé par là, comme le furet du bois joli. Mais il n'est dans aucune des pochettes du sac à main.
— Vos tickets, madame ? insiste le receveur.
— Attendez, monsieur. Mon carnet est peut-être tombé dans mon parapluie que je tenais ouvert tout à l'heure.
Le receveur se lasse finalement d'attendre. Et puis voici un arrêt important. Il faut qu'il fasse l'appel des numéros. Et la petite dame, qui n'a toujours pas retrouvé son carnet de tickets, lui glisse entre les mains tandis qu'il explique que le 217 ne peut vraiment pas monter avec le 183 ou que « ce monsieur mutilé de guerre a une carte de priorité. »

Entre le pouce et l'index.

Je connais un jeune homme — un fils de bourgeois enrichis dans le commerce des vins — qui voyage une fois sur deux sans payer.
Mais que lui dire ? A la moindre observation, il présente ses tickets qu'il tient toujours entre le pouce et l'index.
— Vous comprenez, explique-t-il quand un contrôleur fronce les sourcils, deux fois j'ai tendu mes tickets au receveur et chaque fois il a été appelé sur la plate-forme pour faire monter des voyageurs à un arrêt où il y avait affluence. Finalement, je n'ai plus pensé que mes tickets n'étaient point annulés.
Les contrôleurs en civil se tiennent généralement sur la plate-forme des autobus et ils ne demandent des explications qu'aux voyageurs descendant de voiture.

En boule.

Certains voyageurs qui n'aiment pas payer le prix de leurs places connaissent ce coup-là. Pour y parer, ils ont toujours dans le creux de leur main des tickets roulés en boule. Aussi dès qu'un autre voyageur — contrôleur présumé — tend la main vers eux ou ouvre la bouche en les regardant, ils jettent ostensiblement la petite boule de papier dans la rue. Allez donc rechercher ladite boule dans la boue de la chaussée.
Certes, ils sont dans leur tort, en agissant ainsi, mais pour se tirer d'affaire ils n'ont qu'à payer le prix de leur place. Pour cette fois, le coup aura été tout simplement manqué.

Des centaines de francs chaque jour.

Petits vols sans importance, dira-t-on. Les vols, si minimes soient-ils, ne sont jamais sans importance. Le contrôleur que j'interviewai l'autre jour m'assura que ces « malins », pour ne pas dire plus, faisaient tort chaque jour à la compagnie de plusieurs centaines de francs. Au bout de l'année, la somme doit être rondelette.
Qu'on me permette maintenant de terminer cette rapide enquête par le récit d'une anecdote ne datant pas d'hier, mais qui corrigera de leur vice en son temps bon nombre de filous de la compagnie des Omnibus.
(Suite page 14.)

JEAN KOLB,

Les dirigeants de la S. T. C. R. P. pensaient que le fait de vendre des tickets pour acquitter le prix des places dans les autobus et les tramways faciliterait non seulement le service, mais diminuerait encore les chances (ou les malchances plutôt) de filouteries pour la compagnie.

Le receveur qui n'avait plus à rendre la monnaie pouvait faire beaucoup plus vite le tour de l'honorable société. D'autre part, les voyageurs qui vivaient dans l'espoir de « passer au travers », l'employé n'ayant pas le temps de leur demander à temps le prix de leurs places, ne devaient plus avoir cette bonne... mauvaise excuse pour voyager aux frais de la princesse.

En bien, à ce point de vue, les pertes de la S. T. C. R. P. sont toujours aussi fortes. Le contrôle étant moins important qu'autrefois (combien faites-vous de voyages maintenant sans qu'on écorne vos tickets ?), les filous des transports en commun s'en donnent à cœur joie.

Le plus souvent, ce n'est pas par économie qu'on vole la compagnie — car c'est un vol, il n'en faut point douter, que de ne point payer sa place, — c'est par esprit de contradiction tout simplement. Et cela est très parisien.

Oui, le voyageur qui cherche à ne pas faire annuler ses tickets est le même que celui qui pénètre dans le métro par la porte réservée à la sortie ou en sort par celle affectée à l'entrée.

On ne verse pas le prix de sa place pour ne pas faire comme tout le monde et aussi pour se montrer très malin.

Car le Parisien veut être un malin.

Il l'est déjà généralement, quoi qu'il fasse, mais il veut que ça se remarque... même s'il est seul à le remarquer.

J'ai entendu un bon ami qui, dans sa profession, ne ferait pas tort d'un sou au prochain se vanter, en rentrant chez lui pour déjeuner, d'être venu de la Bourse à la gare du Nord sans bourse délier.

— Vous comprenez, disait-il, le receveur n'est pas passé. J'aurais été bien bête de l'appeler pour lui faire glisser mes tickets dans son moulin à café. Ils sont bons pour une autre fois, et c'est autant d'économisé.

Bien bête ? Non, honnête plutôt.

Car ce n'est pas l'économie réalisée qui entre en ligne de compte ici. Dans l'autobus, en première, cela ne coûte que dix-huit sous pour venir de la Bourse à la gare du Nord.

Une armée d'inspecteurs.

Les oublis involontaires devinrent ces temps derniers si nombreux que la Société des transports en commun décida de mobiliser une nombreuse armée d'inspecteurs en civil.

Mais, à part quelques contraventions salées, cela n'arrête rien.

Les voyageurs qui savent qu'un inspecteur en civil (ou une inspectrice) peut surgir sera plus flatté encore s'il réussit son coup.

Il regardera à droite, à gauche, la tête de chaque voyageur. Celui-ci est-il un inspecteur ? Non, il porte un volumineux paquet. Cette femme est-elle une contrôlease assermentée ? Point, elle a un enfant avec elle.

Les voyageurs, qui seraient si heureux de ne pas payer leur place, jouent au Sherlock Holmes. De déduction en déduction, ils auront classé tous les autres occupants de la voiture. Alors, la voie étant libre, aucun suspect ne se trouvant dans le champ, on oubliera de... régler la consommation.

Un contrôleur d'une ligne d'autobus traversant Paris



La T. C. R. P. modifia le mode de paiement des transports afin de diminuer les chances de filouterie. Les receveurs obtinrent maintenant à l'aide d'une petite machine les tickets qui leur sont remis par les voyageurs. (Wide World.)

du nord au sud me contaient les nombreuses observations qu'il avait pu faire à ce sujet.

— Vous n'imaginez pas la diversité des moyens employés pour rouler la compagnie, me disait-il.

Le monsieur agité.

Il y a le voyageur qui prend une allure affairée dès que sa station approche.

Il sait très bien où il est, mais il s'agit, comme un homme qui se demande « si c'est là ou plus loin » qu'il doit descendre.

Oui, c'est ici... Non, c'est à l'autre arrêt. Il ne sait plus, le malheureux.

Supposons que le receveur lui demande à ce moment :

— Vous avez présenté vos tickets ?
Il le regarde hébété. « Quoi ?... Mes tickets ? Quels tickets ?... Ah ! les tickets... Je ne vous les ai donc pas présentés ?... Excusez-moi... Les voici. »

Quel reproche peut-on faire à cet homme ? Il avait l'esprit troublé par son point de chute, il ne pouvait encore penser à faire annuler ses tickets.

Le coup du pourboire.

Voici maintenant la grosse dame flanquée de gosses et de paquets. Quoi qu'il arrive, elle parviendra à escamoter un enfant et à ne payer que pour les autres.

Mais si la chance lui sourit elle ne présentera pas un seul ticket.

On accuse, on plaide, on juge...

A la manière de Thérèse Humbert...

Un médecin parisien, le docteur S..., faisait en 1926, la connaissance de M^{lle} X..., directrice d'un cours de jeunes filles, à laquelle il proposa de vendre une invention qu'il venait de faire et qui devait révolutionner la thérapeutique, car ladite invention, composée de produits métallo-organiques, pouvait guérir tous les maux, aussi.

— Je vous livre mon secret, dit le médecin, contre une somme minime, en vérité, pour une si grande chose : un million et vous saurez tout !

— Je veux bien, répliqua la candide demoiselle alléchée, je veux bien, mais je n'ai pas d'un coup cette somme disponible !

— Qu'à cela ne tienne : je vais déposer dans un coffre-fort dont vous aurez la clef et dont j'aurai la combinaison une notice décrivant minutieusement mon invention... Vous me remettrez la somme convenue par tranches et quand j'aurai le million, le coffre-fort sera ouvert : vous posséderez mon secret merveilleux qui fera de vous un être au-dessus des autres, capable de guérir la pauvre humanité souffrante ! En même temps, vous deviendrez propriétaire des marques de fabrique servant à désigner mes produits ! Ainsi fut fait. La demoiselle versa le million, toutes ses économies après une vie de labeur passée à enseigner le français, voire le latin, à de studieuses fillettes.

Seulement, quand il posséda le million, l'unité, disait M^{me} Hanau, le docteur refusa d'ouvrir le coffre.

Dans ce coffre, il y avait un grimoire auquel juge, plaignante et expert ne comprirent goutte... mais à ce moment, surgit dans cette affaire extraordinaire et variée comme un film américain aux mille épisodes un nouveau personnage : un industriel lyonnais jadis client du docteur S..., soigné et guéri par ses fameux produits métallo-organiques et qui, par reconnaissance, voulut éviter à son médecin des ennuis judiciaires avec la demoiselle, qu'il désintéressa par des traites dont le montant s'élevait à un million.

Mais la reconnaissance des hommes est de courte durée, celle du client guéri n'atteignit pas la date de l'échéance des traites, qu'il refusa de payer, prétendant qu'elles étaient nulles, du fait que la loi ne permet pas de vendre l'invention d'un remède secret et qu'elle interdit aussi à quiconque n'est pas pharmacien de vendre des produits pharmaceutiques.

La pauvre demoiselle fit alors un procès à l'industriel lyonnais, qui obtint gain de cause devant la III^e chambre, laquelle, après plaidoiries de M^{es} Saintelette et Benard, déclara les traites émises pour des causes illicites non recouvrables.

Ruinée, M^{lle} S... n'eut plus qu'une ressource : se remettre à enseigner l'alpha et l'oméga aux aspirantes bachelières... leur enseigna-t-elle aussi la méfiance des inventions de remèdes universels ?

L'escroc aux mille inventions.

— Hein ! Croyez-vous, quelle formidable nouvelle !

— Quoi donc ?

— Le Dr Couleau est arrêté... Non !

— Si...

— Incroyable ! inouï ! Invraisemblable ! Arrêté le docteur Couleau... un si brave homme, si correct, si distingué, si...

Et les épithètes louangeuses, voire admiratives, allaient leur train, un beau matin du mois dernier, dans le quartier des Gobelins, habité par ce parfait Dr Couleau, qui venait d'être arrêté, ce qui plongea dans la stupeur le quartier tout entier où le médecin, ancien interne des hôpitaux, était fort avantageusement connu : riche, il n'exerçait pas, préférant à la pratique de sa profession les recherches scientifiques.

Seulement, le docteur Couleau n'est ni docteur, ni Couleau, ni riche, ni ancien interne des hôpitaux, il est Jean Félix, aventurier dont les exploits ont déjà à maintes reprises défrayé la chronique judiciaire. Fils d'un aviateur mort à l'ennemi

en 1918, Jean Félix, âgé aujourd'hui de vingt-huit ans, fait d'abord de bonnes études au lycée Carnot, passe ses deux bachelots, entre à la Faculté de droit et commence sa licence ; en 1923, il contracte un engagement volontaire pour le Maroc ; incorporé au 13^e Tirailleurs algériens, il est cité deux fois à l'ordre de l'armée et est, en 1925, blessé et rapatrié.

Hospitalisé au Val-de-grâce, il s'évade, alors qu'il est en instance de réforme ; arrêté, il s'évade encore et, repris, passe en conseil de guerre.

Condamné seulement à la durée de sa prévention en raison de ses bons états de service, il est ensuite réformé.

Reprenant ses études, Félix n'en a plus le goût, il ne veut plus être avocat, ni médecin, ni commerçant, il s'improvise « escroc aux petites annonces ».

Il se présente comme l'agent de publicité de différents journaux parisiens, prend l'argent pour des petites annonces... qui, bien entendu, ne paraissent jamais et est arrêté : six mois de prison.

Jean Félix sort de la Santé et pratique alors « l'escroquerie au registre du commerce », il va chez les commerçants comme un inspecteur du Registre chargé d'en vérifier la tenue régulière et de dresser une contravention à ceux qui ne sont pas en règle.

Sur six personnes qu'il visite, six ne sont pas en règle... admonestation sévère... menace d'amende de trois mille francs... il se laisse toucher et consent à ses victimes un arrangement à l'amiable et délivre des reçus...

Arrêté encore, évadé, repris, il est cette fois condamné à quatre mois de prison.

Jean Félix semble las de sa vie « en zig-zags », selon sa propre expression ; il veut travailler, mais il est frappé douloureusement par la mort de sa mère, qui, ruinée par un krach financier récent, se suicide.

Il ne trouve pas de travail, commence alors la troisième série de ses escroqueries et pratique maintenant une « opération » ingénieuse et fort bien conçue dont il est l'auteur... « l'escroquerie à l'impôt sur la mutation de patente ».

Cet impôt n'existe pas, mais il en est tant d'autres que celui-ci peut paraître vraisemblable. Félix est alors, pour les besoins de la cause, un fonctionnaire du Ministère des finances, chargé d'enquêter auprès des nouveaux commerçants qui, ayant acquis un fonds, ont négligé de payer pour le changement de la patente.

Il a des carnets à souche à en-tête du Ministère des finances, des feuilles d'enquête, format... ministre bien entendu, une carte d'inspecteur et une serviette volumineuse portant en lettre d'or les mots « Ministère des finances ».

Il relève dans « Les Petites affiches » les noms de nouveaux commerçants et choisit de préférence ceux qui lui semblent novices : M. Dupont, ancien cultivateur, par exemple. Le voici chez M. Dupont et la « courteline » scène suivante s'engage :

Vous êtes M. Dupont, Anselme-Théophile-Socrate, âgé de trente-neuf ans ?

— Oui, monsieur.

Vous venez d'acheter un fonds à M. Z. ?

— Oui, monsieur.

Puis la voix se fait sévère :

— Pourquoi n'avez-vous pas acquitté l'impôt sur la mutation de patente ?

Le naïf Dupont est sidéré :

— Quel impôt ?

— Vous savez bien que tout commerçant paie une patente qui est à son nom... quand le fonds change de propriétaire, il faut naturellement payer une redevance pour que la patente soit désormais au nom de l'acheteur, soit 494 fr. 50.

— Mais je ne savais pas, monsieur, d'ailleurs, j'ai remis de l'argent à l'intermédiaire qui m'a procuré ce fonds... je croyais tout en règle !

Jean Félix a alors ce mot :

— Oh... si vous vous fiez aux marchands de fonds... tous des escrocs.

Concluait, il ajoute :

— Allons ! je vois que vous êtes de bonne foi : je vais vous tirer d'affaire, vous ne paierez pas l'amende de cinq mille francs... je vais faire un rapport en votre

faveur, vous allez me payer la taxe de 494 fr. 50 et ce sera tout !

Tout heureux, M. Dupont paie cette somme : il s'en tire à bon compte et il offre un pourboire au brave inspecteur qui n'accepte qu'avec peine : il est fonctionnaire, n'est-ce pas ?

Les dénonciations furent longues à se produire ; néanmoins Jean Félix — connu dans son quartier sous le nom du Dr Couleau, ancien interne des hôpitaux — reprit philosophiquement le chemin de la Santé, plus facile pour lui à découvrir que le chemin de Damas.

En attendant de comparaître devant M. Aubry, juge d'instruction, il a repris ses livres de droit et il a écrit au Parquet pour demander l'autorisation de se marier.

M^{re} Torrès, assistée de M^{re} André Klotz, assiste ce peu banal prévenu.



M^{re} Théodore Valensi, le grand avocat d'assises, défendeur de Philomène Petit qui va répondre du meurtre de son mari.

La défense morale.

On doit évidemment poser comme principe intégral, immuable et sacré le respect de la vie humaine : faut-il en conséquence appliquer rigoureusement la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent ?

Faut-il toujours condamner à mort celui qui a tué ?

Faut-il évoquer la phrase fameuse d'Alphonse Karr qui n'acceptait, dans aucun cas, l'absolution du meurtrier.

« Vous voulez supprimer la peine capitale ? mais que messieurs les assassins commencent ! »

Non, il y a dans ce domaine, comme dans tout autre, une question de juste mesure : la loi au demeurant admet le droit de tuer pour sauvegarder sa vie dans un cas de légitime défense.

Ajoutons, en passant, que la provocation, et cela dit pour dissiper une erreur assez courante, n'est pas une circonstance absolue, mais simplement atténuante : le législateur, en effet, a estimé qu'elle ne pouvait jamais justifier un geste homicide.

La légitime défense physique existe donc : mais la légitime défense morale existe-t-elle aussi ? Le jury de la Seine aura le mois prochain à le décider.

Philomène Petit, à vingt ans, dès son mariage, connut la détresse : elle était travailleuse, le mari était paresseux et buvait ; elle lui donna sa beauté, sa jeunesse, sa fortune... il l'insulta, l'humilia, la maltraita...

Elle, pour lui, se priva : les jours, les mois, les années passent sans joie : c'est toujours la tempête ; l'homme ne travaille pas et bat la femme, ruinée, se tue à la besogne, et la vieillesse arrive, sans que jamais un rayon de soleil soit venu égayé l'existence enténébrée de la malheureuse.

Et puis, un jour, le désespoir monte comme un vertige, toute la souffrance qui durant de longues années s'est accumulée en elle explose et lui met l'arme à la main : à son habitude, Petit est ivre... le marmotte des injures, des menaces un vieux revolver

qui, jadis, devait, dans la coquette villa de banlieue qu'ils habitaient, être la protection des jeunes époux est portée de Philomène, lasse, vieille, épuisée de trop de chagrins, de trop de privations ; elle pense à sa vie gâchée, à ses illusions perdues, à sa fortune gaspillée, et, de deux coups de revolver, abat l'homme qui comme une masse s'écroule, mort.

M^{re} Théodore Valensi, avec toute son éloquence émue, dira aux jurés de la Seine le martyre de Philomène Petit : il plaidera que si le droit de légitime défense physique est indéniable, l'autre, le droit de défense morale, existe aussi.

Que fera le jury de cette vieille femme meurtrière qui, après quarante ans d'une vie sans nom, abattit son bourreau ?

La dame aux cheveux caméléon.

Il m'est arrivé, monsieur le Président, une affreuse aventure...

— Conte-la, madame.

— J'avais des cheveux longs, souples, fins et d'une couleur délicatement argentée... un jour, un triste jour, je m'en fus chez le coiffeur pour me faire couper les cheveux... n'est-ce pas, monsieur le Président, je suis veuve, mais je veux refaire ma vie, me remarier, je suis trop jeune pour rester ainsi solitaire !

Le juge de paix d'interrompre — peut galamment, il faut l'avouer — la brave dame pour lui demander :

— Quel âge avez-vous, madame ?

— Et la dame de susurrer en baissant les yeux :

— Soixante-quatre ans !

Puis elle continue :

— Ainsi donc, désireuse de « refaire ma vie », j'ai sacrifié mes cheveux sur l'autel de la mode (sic)... L'opération terminée, le coiffeur m'a conseillé de me faire faire une indéfrisable !

Et la brave dame d'expliquer comment elle subit, pendant deux heures, le supplice des bigoudis magiques que nécessite « la permanente ». Celle-ci terminée, la cliente avait les cheveux fort bien ondulés, en vérité, seulement ils étaient... verts ; hélas ! elle était envoyée la belle nuance tourterelle, mais, par compensation sans doute, les cheveux qui n'avaient pas la nuance des bourgeons au printemps étaient de la couleur des feuilles mortes à l'automne.

Horreur, horreur ! comment trouver un époux avec une chevelure multicolore comme ornement de ses soixante-quatre ans ?

Le juge de paix compatit aux malheurs de la coquette sexagénaire et lui accorda cinq cents francs de dommages-intérêts ; de plus, il condamna le maladroît figaro à rembourser à la dame aux cheveux caméléon trois cents francs, prix de la « permanente »... indésirable.

Épilogue de l'affaire des faux-titres hongrois.

On n'a pas oublié la fameuse affaire dite « des faux titres hongrois » et dans laquelle plusieurs inculpés, le baron Blumenstein, les frères Tovhni et de Fallois avaient été condamnés à des peines diverses par la XI^e chambre correctionnelle, le 18 avril 1929.

Le 11 mars dernier, la IX^e chambre de la Cour avait prononcé un acquittement général, condamnant le gouvernement hongrois, partie civile, aux dépens du procès.

Le gouvernement hongrois s'était pourvu en cassation contre cette décision de la cour d'appel, mais il vient de signer son désistement de ce pouvoir, mettant ainsi le point final à ce procès qui fit scandale en son temps.

SYLVIA RISSE.



L'abbé Weppe (photographié ici avec sa nièce) s'intitulait « l'ermite du bois des Caures », il recherchait des oboles pour l'édification de monuments commémoratifs sur la zone rouge à Verdun. Il a été inculpé d'avoir recueilli... fonds sans mandats et écorché à Verdun. (R.)



La police allemande pratique le sport avec la plus grande activité. C'est ainsi qu'une équipe de schupos vient de gagner la course pédestre de Potsdam-Berlin. Voici l'équipe victorieuse défilant à l'arrivée. (R.)

RASPOUTINE

— Révélations —

d'un ancien policier de l'OKHRANA



Raspoutine au milieu de toutes ses admiratrices.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Dix années durant, Raspoutine, profitant de la faveur impériale, a vécu une vie de débauche indescriptible. La guerre venue, il a lié partie avec les agents de l'Allemagne. Le jour de la réouverture de la Douma, le député Miloukof est monté à la tribune et a dénoncé Raspoutine comme un danger national. C'est alors que le prince Yossouppoff conçoit le projet d'attirer le staretz dans son palais de la Motka et de l'y assassiner avec quelques-uns de ses amis.

CHAPITRE IX

LA MORT QUI HÉSITE

Les trépidantes mesures d'un fox-trott, soudainement déclenché, produisirent immédiatement sur Raspoutine l'effet attendu. La figure s'éclaira d'un large sourire, une flamme illumina son regard.

— Oh ! Oh ! s'écria-t-il en caressant sa barbe. On s'amuse chez toi, petit ! Y a-t-il des femmes, au moins ?

— Ma femme reçoit là-haut quelques amis, répondit le prince d'une voix assurée. Dès qu'ils seront partis, elle viendra nous rejoindre. Allons boire un verre de porto en l'attendant.

Tout en parlant, Yossouppoff montrait du geste à Raspoutine l'entrée de la cave aménagée en garçonnière où allait se jouer son destin.

Paternel, celui-ci frappa sur l'épaule du prince.

— Tu as raison, petit, lui répondait-il. Les femmes et le vin, il n'y a encore que ça !

Arrivé dans la cave, Raspoutine se débarrassa de sa pelisse, de ses galoches feutrées et se laissa tomber dans un fauteuil. Alors, il promena un œil satisfait sur le décor qui parut lui plaire. Tandis que le staretz le félicitait sur le goût parfait qui avait présidé à la décoration de la pièce dans laquelle il le recevait, le prince Yossouppoff avançait vers lui l'assiette de gâteaux au cyanure et se prépara à remplir son verre de porto empoisonné.

Du geste, Raspoutine le repoussa.

— Non, je te dis ! Nous boirons avec ta femme quand elle sera là ! Dis-lui qu'elle se hâte ou je vais la chercher.

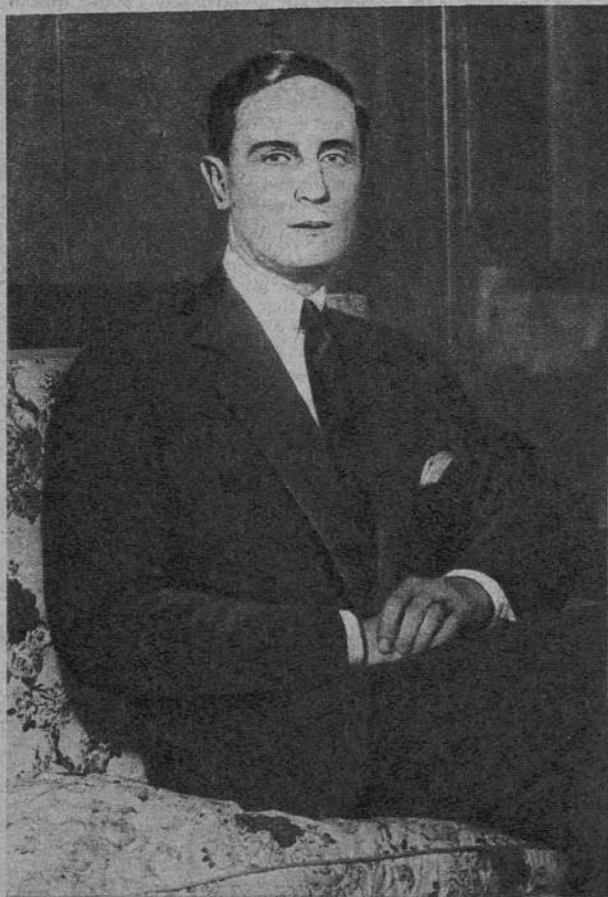
Yossouppoff faillit perdre son sang-froid, mais il se ressaisit d'un puissant effort sur lui-même.

— Je vais lui dire qu'elle se hâte, répondit-il avec un calme effrayant, puis, sans hâte, il monta l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

En le voyant arriver, les quatre conjurés se précipitèrent vers lui, haletants. A mi-voix, d'une même bouche, anxieux, ils interrogèrent :

— Eh bien ?

— Il ne veut pas boire avant que ma femme ne soit arrivée, répondit Yossouppoff avec un geste las.



Le prince Yossouppoff, qui dirige à Paris une maison de couture. (I. G. P.)

Froidement, Pourickiévitche changea le disque du gramophone qui se terminait.

— Faites-le patienter encore dix minutes, et surtout qu'il boive. Sans cela tant pis, nous emploierons les grands moyens, dit-il en remontant tranquillement le ressort de l'appareil.

— Non, pas cela ! Attendez encore !

Et précipitamment le prince descendit rejoindre son invité. Souriant, il déclara à Raspoutine :

— Ma femme te demande de l'excuser encore un quart d'heure. Ses amis vont partir.

— Alors, verse-moi à boire. Ces diaboliques de femmes sont toutes les mêmes. Il faut faire leurs volontés.



Le salon des princesses à Peterhof, la maison de campagne de Nicolas II. (R.)

Tandis que le prince lui remplissait son verre, Raspoutine prit de lui-même un des gâteaux au cyanure dont il ne fit qu'une bouchée, après quoi il vida son verre d'un trait.

— A ta santé et à celle de ta femme ! dit-il en le tendant à son hôte pour qu'il le remplît encore une fois. Il fit de nouveau raison en claquant sa langue contre son palais, puis, appréciateur, déclara :

— Fameux ton vin, petit. Je reviendrai te voir.

Raspoutine venait d'ingérer une dose de poison capable de foudroyer un cheval, et il continuait de parler, de sourire, sans donner signe du moindre malaise.

Yossouppoff le regardait à la dérobée, pour qu'il ne vit point la tragique expression de son regard.

Soudain Raspoutine se leva et cracha à plusieurs reprises sur le tapis. Il grogna avec un air mécontent :

— La peste soit de tes gâteaux ! Ils me donnent une soif du diable.

Et cette fois, de lui-même, il se servit une rasade de vin empoisonné qu'il lampa d'un trait.

Après quoi, il se rassit et se remit à causer, tranquille.

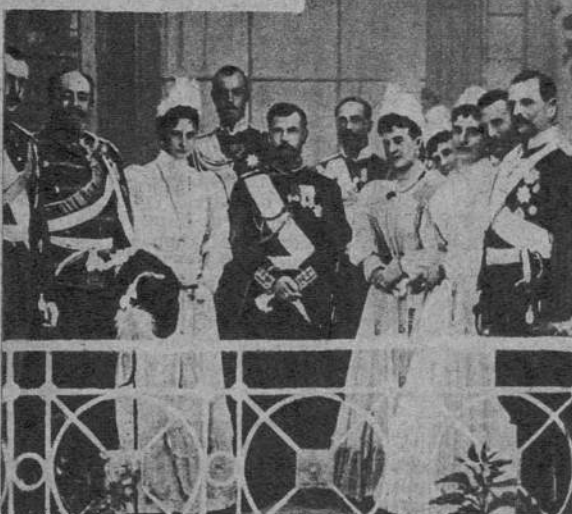
— Je vais dire à ma femme qu'elle se hâte, dit Yossouppoff dont la voix s'étranglait malgré lui et qui monta l'escalier rapidement.

Cette fois, ce fut quatre faces de démons qu'il vit se tendre vers lui. Il n'attendit pas d'être questionné. Haletant, il leur jeta :

— Il a bu plusieurs verres de vin, mangé des gâteaux et rien... rien... rien ! se désespéra le prince.

— Le diable est avec lui, rugit Lazowert.

— Alors, il faut le tuer ! hurla Pourickiévitche sans plus de ménagements et en brandissant son pistolet automatique.



Michel Alexandrovitch, le tsar, le comte Leichtenberg, les grandes-duchesses Marie Pavlovna et Eugénie Maximova, la princesse Anastasia (fille du tsar), les grands-ducs Serge et Vladimir Alexandrovitch. (R.)

— Non, c'est moi, rugit Yossouppoff hors de lui. Faites marcher la musique.

Aux accents d'une marche à grand effet, le prince se rua dans l'escalier. Il ne reprit le contrôle de lui-même qu'au moment de pénétrer à nouveau dans la pièce tragique.

Debout, le staretz allait et venait examinant les meubles, froissant d'un doigt négligeant une tenture, une solerie, comme un amateur averti des choses d'art.

Il fallait en finir avec ce spectacle hallucinant, démoniaque. Le prince Yossouppoff marcha vers Raspoutine, ses doigts crispés sur la crosse de son arme.

A ce moment, le staretz jouait avec les tiroirs d'un meuble incrusté d'ivoire.

La main qui tenait le pistolet automatique se tendit, visant le cœur. Une détonation claqua...

Avec un rugissement de fauve, Raspoutine s'abattit comme une masse sur l'épais tapis.

Une galopade éperdue retentit dans l'escalier, les conjurés arrivèrent comme des fous, anxieux de voir.

Le staretz gisait sur le sol, allongé de tout son long, inerte, répugnant. Le vin qu'il avait bu coulait sur sa barbe sans qu'une goutte de sang parût aux commissures de ses lèvres.

Le docteur Lazowert se pencha sur le corps.

— Hémorragie interne. Il respire encore, dit-il en se redressant.

— Finissons-le, hurla Pourickiévitche en brandissant une matraque en caoutchouc.

— Non ! Pas d'effusion de sang, s'interposa Yossouppoff.

Brusquement, les quatre hommes s'étreignirent, se félicitèrent devant ce corps dans lequel palpitait encore un reste de vie.

Pourickiévitche qui, s'était montré un bon moment le plus ardent, revint le premier au calme et fit remarquer qu'il ne restait plus de temps à perdre pour se débarrasser du corps de Raspoutine.

Suivant le plan arrêté à l'avance, ils lui enlevèrent ses vêtements et le roulèrent dans un drap. Le capitaine Soukhotine, le grand-duc Dimitri et le docteur Lazowert montèrent en auto et emportèrent les habits du staretz. Ils allèrent les détruire dans le train sanitaire de Pourickiévitche qui stationnait à la gare de Varsovie (1).

A leur retour, ils portèrent tous ensemble avec le cadavre qu'ils enterrèrent dans une des îles de la Néva.

Pourickiévitche monta dans la chambre du gramophone, tandis que le prince Yossouppoff rentrait dans ses appartements, pâle comme le suaire qui enveloppait le corps du staretz.

Au bout de quelques minutes, une obsession s'empara de son cerveau, à laquelle il lui fut impossible de résister. Il lui fallait tenir sous son regard le corps de sa victime, rassasier sa vue de ce spectacle auquel son cerveau enfiévré se refusait à croire : Raspoutine mort !

Par les couloirs obscurs, il fit un détour qui lui épargnait de se rencontrer avec Pourickiévitche, et arriva seul dans la pièce tragique.

Sur le seuil de la porte, il sentit une sueur froide lui perler aux tempes et dut se retenir d'une main crispée à la lourde portière de velours broché, pour ne pas chanceler. Ses yeux hagards, exorbités d'une épouvante de l'au-delà, eurent une vision fantastique, démoniaque.

Raspoutine, la poitrine traversée d'une balle, l'estomac gorgé de cyanure, sa longue barbe toute poisseuse de sang, était debout devant lui, entièrement nu, battant l'air de ses longs bras.

(1) Une des gares de Saint-Pétersbourg.

La famille impériale. De gauche à droite : le grand-duc Paul Alexandrovitch, le prince Schaumburg-Lippe, la tsarine, le grand-duc Michel Alexandrovitch, le tsar, le comte Leichtenberg, les grandes-duchesses Marie Pavlovna et Eugénie Maximova, la princesse Anastasia (fille du tsar), les grands-ducs Serge et Vladimir Alexandrovitch. (R.)

Devant ce spectacle de démence, le prince sentit un moment sa raison chanceler, et il n'eut point la volonté de s'opposer au passage de ce mort vivant, qui allait bousculant tout sur son passage : table, fauteuils, verrerie, dans un fracas qui ajoutait encore à l'horreur de cette scène fantastique. Comme un fantôme, Raspoutine montait, chancelant, l'escalier qu'il avait descendu une heure plus tôt, plein de force et de vie.

A ce moment, Yossouppoff reprit conscience de lui-même, mais pas assez quand même pour agir. D'une voix étouffée d'angoisse, il appela Pourickiévitich.

— Il est vivant !... Il fuit !... Empêchez-le !

A ces cris, Pourickiévitich bondit sur le palier, son pistolet automatique à la main. Il lui fallut quelques secondes pour se rendre compte de ce qui se passait, et sa peur fut telle qu'il n'agit pas immédiatement.

D'un effort de titan, Raspoutine, dont le dos s'étoilait d'une large tache sanglante, venait de franchir le palier, déjà il arrivait au milieu de la cour, ses pieds nus rejetant la neige à larges foulées devant lui.

Il n'y avait plus à hésiter, et Pourickiévitich le comprit.

Une fois, deux fois, il fit feu. Chaque détonation claquait sourdement dans le silence impressionnant de la nuit... Aucune balle ne porta.

Raspoutine, cadavre vivant, avait si bien sa conscience intacte que, dans un effort inouï, terrible, il se mit à courir pour fuir le danger. Quelques pas encore, et il atteignait la grille du palais, la rue. Il ne fallait pas !

Pourickiévitich s'élança. Nerveusement, son doigt pressa la détente de son arme. Une balle arrêta le staretz, une autre le coucha dans la neige.

Le grand corps se crispa, se détendit ; les mains, les pieds, râclèrent la neige furieusement.

Au même moment, deux figures apparurent derrière les barreaux des grilles. C'étaient deux soldats que le bruit des détonations avait attirés.

Froidement, Pourickiévitich alla vers eux, leur dit qu'il était, ce qu'il venait de faire. Non seulement il obtint d'eux le secret, mais encore qu'ils l'aideraient à emporter le corps du staretz dans la cave où Yossouppoff vint les rejoindre.

Il y arrivait à peine que le valet de chambre survenait à son tour, blême, tremblant d'émotion.

— Votre Excellence, dit-il en s'adressant à son maître, c'est un agent de police qui a entendu tirer des coups de feu et qui demande ce qui se passe.

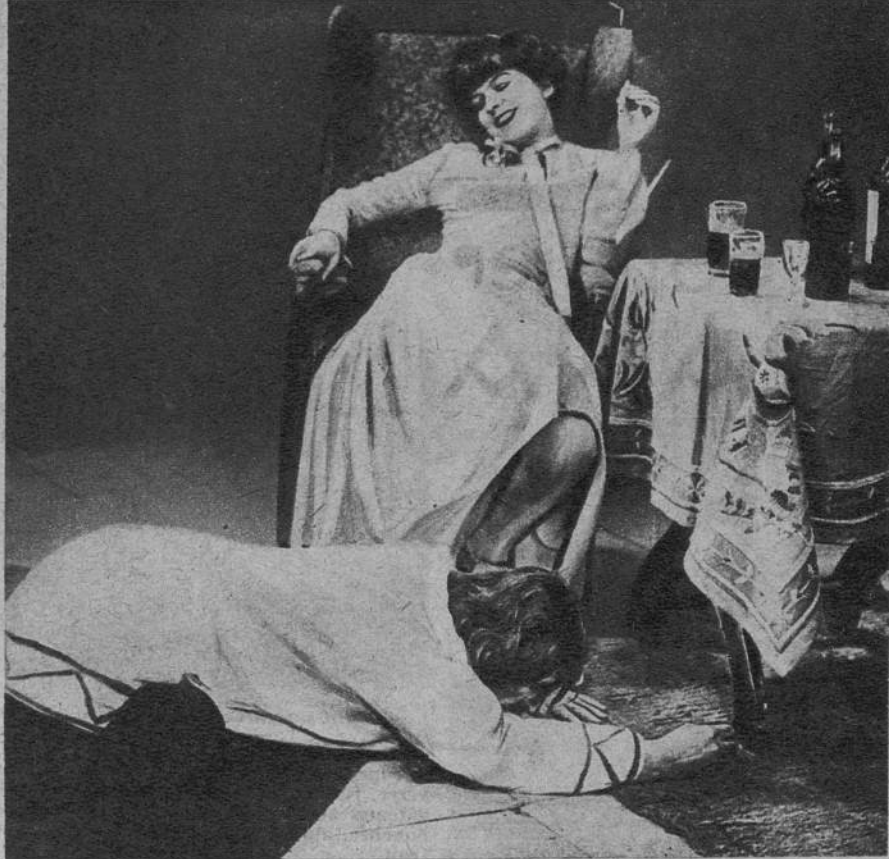
— J'y vais, trancha Pourickiévitich, qui monta en hâte l'escalier de crainte que l'agent n'eût la curiosité d'avancer pour se rendre compte.

Avant même que celui-ci eût ouvert la bouche pour interroger, le député lui disait, prévenant toute question.

— Ce n'est rien ! un chien, un sale chien dont nous avons été obligés de nous débarrasser à coups de revolver !

L'homme de police n'insista pas. Il salua et partit, feignant d'ajouter foi aux dires de Pourickiévitich. Sans doute se trouvait-il un peu ému par l'endroit où il venait de pénétrer, mais il n'en fit pas moins son rapport au poste dont il dépendait.

Quelques minutes après survint l'auto qui ramenait le capitaine Soukhoutine, le docteur Lazowert et le grand-duc Dimitri. Il rapportaient avec eux les galoches et la pelisse de Raspoutine qu'il n'avaient pu brûler, car il leur eût fallu les lacérer



Une scène d'orgie du film l'Homme aux yeux verts.

et le temps leur avait fait défaut.

— On jettera tout cela à l'eau avec lui, dit alors Pourickiévitich, modifiant le plan primitif qui était d'enterrer le corps du staretz, mais il fallait compter avec la venue du jour.

Les conjurés enveloppèrent le cadavre de Raspoutine dans le drap, que maculaient maintenant par place de larges taches de sang. Et avec des cordons de rideaux, ils ficelèrent le funèbre colis.

— En route ! Pressons-nous, dit alors Pourickiévitich en regardant froidement l'heure à son chronomètre, Yossouppoff était dans un état de nervosité tel, qu'il lui fut impossible de prendre part à la dernière phase du drame, il dut rester couché.

Pourickiévitich et le capitaine Soukhoutine saisirent le formidable cadavre par la tête et par les pieds, et le jetèrent dans l'auto comme un ballot. Le grand-duc Dimitri s'assit à côté du docteur Lazowert, qui reprit sa place au volant, tandis que le député et le capitaine prenaient place sur les coussins, le corps du staretz calé entre leurs jambes.

L'auto démarra et partit à toute allure. Elle passa la grande Néva au pont du Palais, la petite Néva au pont Touthkof, et s'engagea dans l'île Pétrowsky.

Les voies de l'île étaient dans un état déplorable. L'auto sautait sur ses ressorts, et le député et le capitaine furent obligés à un moment de s'agenouiller sur le cadavre de Raspoutine pour le maintenir en place.

Lazowert stoppa sa voiture tout à l'entrée du pont. Le capitaine Soukhoutine

sauta le premier à terre et s'assura rapidement que l'endroit était bien désert. D'un geste, il fit signe à ses compagnons que tout allait bien.

Tout autour des piliers du pont, l'eau était libre de glaces, l'endroit et le moment étaient propices.

Le docteur Lazowert et Pourickiévitich tirèrent le cadavre du staretz hors de la voiture, puis, aidés du capitaine Soukhoutine, le hissèrent sur le parapet, tandis que le grand-duc Dimitri restait témoin impassible et passif de cette scène historique. Ensemble, ils ouvrirent les mains.

L'énorme paquet sanglant bascula et chut dans l'eau avec un plouf ! sonore et sinistre tout à la fois. Alors, ils se regardèrent, comme interdits, étonnés eux-mêmes de ce qu'ils venaient de faire. Pourickiévitich, qui ne perdait jamais le sentiment des réalités, étouffa un juron.

Dans leur hâte, les quatre hommes avaient oublié de lester le corps du staretz avec les poids qu'ils avaient apportés dans cette intention. Ils les enveloppèrent avec les galoches de Raspoutine dans sa pelisse et envoyèrent ce deuxième paquet rejoindre le premier.

Plus vite encore si possible que précédemment, l'auto pilotée par Lazowert ramena les conjurés dans la ville, où ils se séparèrent devant le palais du grand-duc Dimitri au coin de la Fontanka et de la perspective Newsky.

Lazowert, Pourickiévitich et le capitaine Soukhoutine se retrouvèrent à la gare de

Varsovie d'où le train sanitaire du député-médecin devait les emmener vers le front. Une fois dans la zone des armées, ils ne craignaient plus aucune puissance, même celle du tzar.

A ce moment, cinq heures du matin sonnaient à l'horloge de la forteresse Pierre-et-Paul.

Dunia, la servante de Raspoutine, venait de se lever et, sitôt habillée, entra comme à son habitude dans sa chambre, pour prendre ses habits et ses bottes.

Sastupéfaction fut grande en apercevant le lit vide, mais sur le coup, elle n'en conçut pas tellement d'inquiétude. Il arrivait au staretz, au cours de galantes équipées, de passer la nuit chez quelqu'une de ses fidèles et de ne rentrer que vers sept heures du matin.

Tout à coup, une angoisse la prit. Elle se rappelait ! Le staretz n'était pas chez une de ses fidèles. La veille au soir, il avait quitté sa maison avec des allures mystérieuses qui n'étaient point dans ses habitudes. Elle courut éveiller la fille de Raspoutine et lui confia son angoisse.

Tout d'abord, celle-ci ne s'alarma pas outre mesure, mais l'heure avançant, elle en vint à partager les craintes de la servante. Déjà des solliciteurs arrivaient et prenaient place sur la banquette de l'anti-chambre.

Une visite chez la couturière Katia et chez la masseuse Dutilla ne donna point de résultat, et pour cause. Le staretz demeurait introuvable.

Les agents questionnés répondirent eux aussi négativement. Alors on fit marcher le téléphone.

Du palais Yossouppoff, on répondit que le prince était absent. Chez M^{me} Golovine, ce fut un affolement indescriptible, la mère et la fille parlaient toutes deux à la fois dans l'appareil.

— Nous arrivons, put enfin entendre Dunia qui elle-même commençait à perdre la tête. Et en effet, un quart d'heure ne s'était pas écoulé que les deux femmes débarrassaient de leur auto, blêmes d'émotion.

Elles n'eurent pas le temps de parler, que la sonnerie du téléphone crépita. C'était la Wyroubova qui de Tarskole-Selo demandait comme à son habitude des nouvelles du père.

Lorsqu'elle apprit la nouvelle, elle se prit à gémir, à se lamenter à son tour.

— Il fallait alerter toute la police, d'ordre de Sa Majesté qu'elle allait avertir sans retard.

Maintenant, c'étaient la peur, l'angoisse, déchainées à leur maximum. Tout faisait présager un malheur certain. Un nouveau coup de téléphone de Tsarskole alerta l'Okhrana et la mit tout entière sur pied, depuis le chef suprême jusqu'au dernier agent.

Protopopoff fut chargé d'ouvrir immédiatement une enquête, et ne céla point à la tsarine les noirs pressentiments qui l'agitaient.

A cette nouvelle, la tsarine lâcha le récepteur et roula à terre, en proie à une terrible crise de nerfs.

Dans le même moment, un policier arrivait au numéro 67 de la Gorokhovaïa et montait au domicile de Raspoutine.

L'homme, mis en présence de la fille du staretz, tira de dessous son manteau une galoche qu'il posa sur la table, en lui demandant :

— Reconnaissez-vous cette galoche caoutchoutée, marque Trengolnik, numéro 10, comme ayant appartenu à votre père ?

(A suivre.)

BARLOFF.

CEUX QUI FILOUTENT LA S.T.C.R.P.

Le bon moyen d'Alphonse Allais.

Le fameux mystificateur humoriste Alphonse Allais, quand il prenait un omnibus, s'installait de préférence à la première place assise près du receveur. Il observait alors pendant tout le parcours les autres voyageurs, et quand il en surprenait un à éviter le versement de ses six sous, il engageait à haute voix la conversation avec le receveur :

— Dites-moi, mon ami, vous ne devez pas gagner lourd ?

— Hélas ! non, monsieur.

— Et vous avez femme et enfants ?

— Oui, monsieur.

— Et naturellement, quand un voyageur réussit à ne pas vous payer, comme sa place est sonnée, c'est vous qui en êtes de votre poche.

— Forcément, monsieur.



On vient de mettre en circulation de nouveaux autobus sans receveurs. Le voyageur obtient lui-même son ticket au moyen d'un des deux appareils composés installés sur la plate-forme avant et placés sous la surveillance du conducteur. (Wide World.)

laisser se faire rouler en paix.

Le : « Et si je veux être battue ? » de la femme de Sganarelle n'a jamais été aussi si en usage en France que depuis la guerre.

J. K.

UNE CARGAISON QUI VAUT SON PESANT D'OR



Voici quelques caisses, récemment débarquées à San Francisco en provenance du Japon et gardées par une police armée jusqu'aux dents. Elles renferment 2 millions et demi de dollars, soit 62 millions et demi de francs en monnaie japonaise, en gens.

Cet or sera refondu et transformé en pièces de monnaie des U. S. A.

C'est le premier envoi de ce genre qui ait eu lieu tout de suite après la levée de l'interdiction d'exporter de l'or des Etats-Unis.

6 + . + . = 18
 . + 6 + . = 18
 . + . + 6 = 18
 18 18 18

CONCOURS

50 000 francs
de prix

Avec les nombres 6 inscrits dans les carrés et deux autres nombres à placer dans les carrés vides, il faut trouver la somme de 18 en additionnant verticalement ou horizontalement les nombres inscrits dans les carrés.

Env. la solution obtenue, en y joignant une enveloppe timbrée portant votre ad., et nous vous dirons si votre solution est exacte. En même temps nous vous spécifierons les magnifiques prix auxquels vous aurez un droit éventuel.

Ecrire aux Manufactures PALMA, service P. M. 99, Boulevard Auguste-Blanqui, à PARIS (13^e).

75 ES
PAR
MOIS

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir, pour
12 VERSEMENTS de 75 fr.
MENSUELS de 75 fr.

notre

CHRONOMETRE

"CO-RE" en OR

Mouvement de précision

Spiral Bréguet

Au comptant... 850 fr.

Catalogue général N° 72.

franco sur demande adressée au

COMPTOIR RÉAUMUR

78, r. Réaumur - Paris-2^e



TOUT POUR LA MUSIQUE
CHEZ MASSPACHER
 39-41
 Passage du Grand-Café
 PARIS 2^e
 Métro: C. Henri-Marcot
 Catalogue Gratia sur Demande

RÉVOLUTION EN LIBRAIRIE !!!

UN ROMAN COMPLET
DE 15 FRANCS

POUR 5 FRANCS
VIENT de PARAÎTRE

NICOLE S'ÉVEILLE...

le célèbre roman de Jean de Létra et Suzette Desty

EN VENTE PARTOUT

5 FRANCS
LE ROMAN COMPLET

Pour paraître successivement. — Un volume par mois

NICOLE S'ÉGARE. Roman 5 Fr.

NICOLE S'ABRÏTE. Roman 5 Fr.

NICOLE S'ÉVEILLE... est paru. Si, au fur et à

mesure de leur mise en vente, vous ne trouvez

pas ces trois volumes chez votre libraire, de-

mandez-les aux ÉDITIONS QUIGNON, 6, rue

Alphonse-Daudet, PARIS (14^e) qui vous les en-

verront franco par poste recommandé contre

6 fr. par volume en mandat, billets, timb., chèque

(Chèque post. : Paris 968-72). Étranger, 3 fr. en plus

par vol. Contre remboursements, France et Colonies, 1 fr. 25

en plus par vol. — On souscrit d'ores et déjà aux

quatre volumes contre 20 fr. Étranger, 25 fr.

LES BANDITS LES PLUS DANGEREUX

Il y a toujours eu une très grande surprise chez les gens qui, professionnellement ou par simple curiosité, entraînent en contact avec nos limiers quand ils constataient que l'arrestation d'un repris de justice était réservée à des débutants.

Et ceux-ci de penser : « Oui, parbleu, les vieux ne veulent plus risquer leur peau et estiment que la « bagarre » est faite pour les jeunes. »

C'est mal connaître nos inspecteurs de police qui, d'affronter chaque jour le danger, le dédaignent assez pour ne point, au moment du coup dur, se faire un bouclier de la poitrine des nouveaux.

Si l'arrestation des bandits connus est réservée aux débutants, c'est qu'elle est infiniment moins dangereuse que celle des autres « bleus », ceux du crime.

VOUS TROUVEREZ
CE QUI
CONCERNE LA
TOUT MUSIQUE
27, Boul. Beaumarchais
Paris (4^e) **PAUL BEUSCHER**
CATALOGUE ILLUSTRÉ
FRANCO SUR DEMANDE
LA MAISON N'A PAS
DE SUCCURSALE

LA GAÏETÉ CHEZ SOI
CARILLONS
WESTMINSTER
LES PLUS RÉPUTÉS



Mouvement de précision.
Ébénisterie de grand luxe
soit en chêne clair - chêne
foncé ou façon noyer. Cadran
artistique, glaces biseautées
sorties en cuivre.

MOUVEMENT 8 JOURS
garanti 10 ans,
sonnant les quarts
et l'heure. Sons in-
comparables, 8 mar-
teaux, 8 gongs.

PAYABLE

45 fr.

PAR MOIS

EN 10 MENSUALITÉS

Livraison immédiate

- Prix de Fabrique -

- Superbe cadeau à -

tout acheteur

Magas. ouvert les jours

de 9 à 12 h. et de 14 à 18 h.

HORLOGERIE WILLIAMS

4, rue du Ponceau - Paris (2^e)

(Juste à la sortie du Métro RÉAUMUR)

5000 PHONOS POUR RIEN

P - P I N
M - R - E
S E - E
F - L - X
L - I -

distribués aux lecteurs trouvant la solution de ce concours et se conformant à nos conditions. Reconstituez cinq prénoms. En prenant la première lettre du premier, la deuxième du deuxième et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième lettre, vous trouverez une ville de France. Laquelle ? Découpez le bon et adressez-le directement à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (XV^e). — Joindre enveloppe timbrée à 0 fr. 50 portant votre adresse.

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante, sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'École Supérieure de Représentation, fondée par les industriels de l'Union Nationale. On gagne en étudiant. Cours oraux et par correspondance, quelques mois d'étude. Brochure 17 gratis, 3 bis, rue d'Athènes, Paris (9^e).

TATOUAGE

disparition certaine, rapide, définitive. Ciné photos, méthode pour opérer soi-même. S'adresser : Librairie UNIVERSUM, 33, rue Mazarine, Paris (VI^e)

Prof. DIOU, 11, rue Champignonnet, Lille

Lundi, mardi, mercredi.

J'opère à PA-RI-S tous les samedis

à ANVERS (Belgique) tous les jeudis.

CLINIQUE

médico-chirurgicale, voies urinaires, peau, syphilis, malad. des femmes. 10, rue Beaugrenelle : mét. Beaugrenelle.

COPIES ADRESSES

et agents 2 sexes deman. partout. Gros gains. Ecr. établis. P. I. EDOX, Marseille.

MALADES : Nerveux, Obsédés

Impuissants, adressez-vous à l'INSTITUT MODERNE DE MÉDECINE. Où vous trouverez les spécialistes les plus expérimentés, l'installation et l'appareillage le plus moderne pour les maladies du poulmon, cœur, voies urinaires (hommes et femmes), syphilis, peau, sang. Rhumatismes, arthritisme, sciatique. Prix modérés. RAYONS X, DIATHERMIE - ULTRA-VIOLETS. TOUTES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ MÉDICALE

INSTITUT MODERNE DE MÉDECINE

9, Rue Papillon (Square Montholon) | 7, Villa Danré, SAINT-DENIS

Consultations tous les jours de 9 h. à 12 heures, 14 h. à 20 heures. Dimanches et fêtes de 9 h. à 12 heures.

SYPHILIS

Par sa nouvelle méthode intensive interne et rectale, TREPARGYL supprime toutes piqures. — La boîte 35 fr. f. Trait. complet 100 fr. f. Labor. LACROIX, 22, Bd Sébastopol, PARIS et Pharmacies.

ENVOI GRATUIT

Catalogue des romans policiers, d'espionnage, d'aventures, et des Livres d'Éducation Physique et Naturalistes. S'adresser : Librairie UNIVERSUM, 33, rue Mazarine, Paris (VI^e)

Mme Murat

Chirom. Graphol. Tarots

18, boul. de Strasbourg.

Botz. 16-78. Reç. tous les jours de 2 à 7 heures.

SOINS ESTHÉTIQUES, PÉDICURE, MANUCURE

par infirmière diplômée, de 10 à 20 heures.

80, r. Dodeauville, Paris (18^e). Mét. Château-Rouge.

CHEZ VOUS

400 francs par quinzaine, ss quitt. emploi.

Partout facile... — Partout facile...

Ecr. Établs FUSEAU, 75, MARSEILLE

LE PERROQUET TÉMOIN

Il y avait, dans une pension de famille, un perroquet. Cela se passait à Chicago.

Le perroquet appartenait, selon les uns, à la propriétaire, Mrs. J. Slowick, à une locataire, selon les autres, Mrs. Olympia Blair. Ce qui fait que, lorsque cette dernière voulut quitter la pension, la maison se trouva partagée en deux camps.

Mrs. Olympia Blair, qui voulait à tout prix le perroquet chéri, assigna le logeur devant les tribunaux.

Le juge se trouva fort embarrassé. Puis il se souvint de Salomon.

— Apportez-moi la cage et l'oiseau ! ordonna-t-il.

Quand le perroquet fut dans la salle du tribunal, le magistrat invita, tour à tour, chacun des plaignants à faire la preuve qu'il lui appartenait.

Mrs Blair s'avança vers la cage et murmura : — Hallo, Babie !... Tu me reconnais ?... L'oiseau frétille et répondit : — Hello, Mamma !... Mrs. Blair se retourna triomphante et s'exclama : — Vous voyez !... A son tour, Mrs. Slovic interrogea le perroquet : — Hallo, Babie ?... L'oiseau se renfrogna et se retira dans un coin de la cage.

— La cause est jugée, déclara le président. Mrs. Slovic, vous êtes condamnée à 25 dollars d'amende et aux frais !... Gageons que Mrs. Slovic a, désormais, gardé une dent contre les perroquets !...

A MES FRAIS



Je vous propose d'étudier ma méthode de traitement par l'ÉLECTRICITÉ qui vous permettra de vous guérir immédiatement si vous souffrez de Neurasthénie, Débilité et Faiblesse nerveuse, Varico-cèle, Pertes séminales, Impuissance, Troubles des fonctions sexuelles, Asthénie générale, Arthritisme, Artério-Sclérose, Goutte, Rhumatisme, Sciatique, Paralysie, Dyspepsie, Constipation, Gastrite, Entérite, Affection du Foie.

Si votre organisme est épuisé et affaibli, si vous êtes nerveux, irrité, déprimé, écrivez-moi une simple carte postale et je vous enverrai

GRATUITEMENT

une magnifique brochure avec illustrations et dessins valant 15 francs.

Ecrivez ce jour à mon adresse, INSTITUT MODERNE, 30, Avenue Alexandre-Bertrand

Docteur S. H. GRARD, BRUXELLES-FOREST,

Affranchissement pour l'Étranger : Lettres 1 fr. 50 — Cartes 0 fr. 90

L'ESPIONNAGE

Pendant la guerre, le contre-espionnage, l'activité du British Intelligence Service, ont fourni la matière de nombreux livres.

De même que les exploits des policiers de Londres, Berlin et New-York.

Tous ces livres, ainsi d'ailleurs que des ouvrages sur la Magie, la Sorcellerie, l'Inquisition, les Borgia, etc., vous les trouverez à

La Librairie de la Madeleine

34, Rue Godot-de-Mauroy, Paris-8^e

Envoi de notre catalogue général d'ouvrages rares et curieux contre 0.50 - Étranger : 1.50

REUSSIR

en tout : Amour, Santé, Affaires, par l'influence astrale. Astrologie, Cartomancie, Chiromancie, Graphologie. Consultations t. les jours de 2 à 8 h. Jeudi et dim. sur rend.-vous. Correspond. date de naissance et 30 fr. M^{me} RENÉE, professeur de sciences occultes, 8, avenue Vaugirard-Nouveau, Paris-15^e.

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

GAGNEZ

1 000 frs par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

MONDIALE-POLICE

ex-inspect. police judic. et de sûreté. Rens. Enqu. Filat. etc. T. pays, T. Missions, Divorces, Procès. Prix mod. 6, Bd SAINT-DENIS, Botz : 30-74 : 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

Écritures chez soi. sérieux. — Très lucratif.

RIGUET, B. P. 15, Le Bourget.

AVENIR

Révéler par la célèbre voyante diplômée M^{me} Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e ét. De 1 à 7 h.

Mme CHRISTIANIA

Célébr. cart. Voyante. Ne question. pas. Reçoit tous les jours et dim. de 10 à 21 h., 85, avenue du Maine, 3^e étage, Paris (14^e). Traite par correspondance, 20 francs. Date de naissance.

MARTHA MARY

VOYANTE : Méth. égypt. trans. pensée. Fine date, év. par lect. dans sable et crist. Tarots. Reçoit 1 à 7 sans dim. et lundi. Par cor. 20 f. 50. 70, r. Pixérécourt (20^e) 5^e ét. Mét. : Pl. des Fêtes

Mme FLAUBERT

VOYANTE, connaît la science des Brahmines qui seule fait réussir en tout. Reçoit de 10 à 12 et 2 à 7. 44, r. de laistre, 2^e et. C. I. P. R.

Fabrique d'
ACCORDÉONS
François DEDENIS
BRIVE (Corrèze)
Fondée en 1887 Catal. ill. 1 fr.
Réparations de toutes marques.

NOUVELLE DÉCOUVERTE

permet de soigner Syphilis, Blenno, Prostate, Impuissance, Mérite, Écoulements (anciens ou récents), seul, chez soi, sans piqures, à l'insu de tous.

Résultats remarquables rapides et certains.

Consult. par correspond. (discret) ou venir : D'ARI, 71, Rue de Provence, 71, PARIS.

Mrs Blair s'avança vers la cage et murmura :

— Hallo, Babie !... Tu me reconnais ?...

L'oiseau frétille et répondit :

— Hello, Mamma !...

Mrs. Blair se retourna triomphante et s'exclama :

— Vous voyez !...

A son tour, Mrs. Slovic interrogea le perroquet :

— Hallo, Babie ?...

L'oiseau se renfrogna et se retira dans un coin de la cage.

— La cause est jugée, déclara le président. Mrs. Slovic, vous êtes condamnée à 25 dollars d'amende et aux frais !...

Gageons que Mrs. Slovic a, désormais, gardé une dent contre les perroquets !...

Imp. CRÉTÉ. — Corbeil.

POLICE

MAGAZINE

Bloc-Notes de la Semaine (suite.)



Voilà l'appareil signalisateur qui fonctionne à Londres et qui rend de grands services aux automobilistes comme aux piétons. On se demande pour quelles raisons M. Jean Chiappe ne fait pas installer à nos carrefours un appareil semblable. (I. G. P.)



Le Dr George Edouard Deebay, de Brooklyn, a été trouvé mort dans son appartement. On a soupçonné plusieurs personnes qu'on croyait capables de l'avoir assassiné. Les recherches se sont resserrées autour du Simplicio Filippino, cuisinier-chauffeur, que l'on vient d'arrêter. (W. W.)



Margaret Summers, de Chicago, vient d'être arrêtée. On accuse cette femme d'avoir empoisonné son mari et son neveu avec de l'arsenic. On a d'ailleurs trouvé du poison dans son appartement. Elle a été incarcérée. Elle proteste de son innocence. (W. W.)



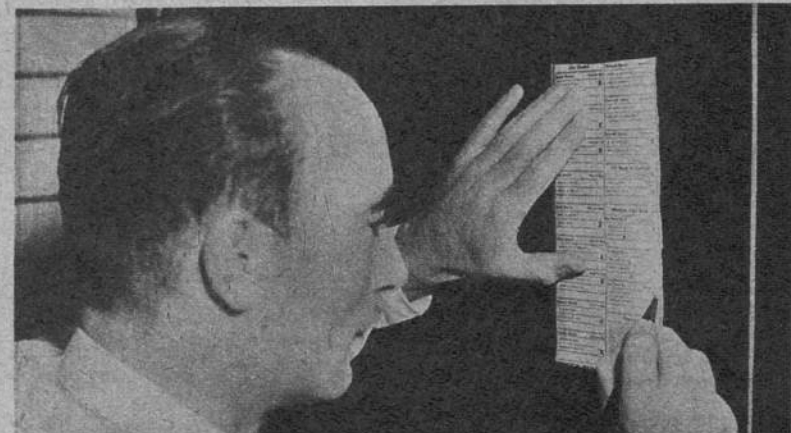
Une nouvelle distillerie clandestine a été découverte en plein New-York. Elle fonctionnait depuis plusieurs années et la police ne se doutait de rien. Cette distillerie produisait 100 000 litres par jour. (I. G. P.)



Des bandits pillaient une boutique à Saint-Louis d'Amérique. La police survint. Il y eut des coups de revolver échangés entre les agents et les cambrioleurs. Un passant fut tué et trois autres ont été atteints. (W. W.)



Une Viennoise, Kaelhe Guendl, prétend être une « antenne vivante » ; placée en présence d'un malade, elle diagnostique son mal, et même peut donner son opinion rien qu'en touchant un objet ayant appartenu au malade. Accusée d'escroquerie, elle a été acquittée par la justice viennoise. (R.)



David M. Clark est un ancien magistrat municipal de Los Angeles qui a été compromis dans une affaire de meurtre. On l'a mis en prison. Cela ne l'a pas empêché de poser sa candidature au poste de juge de paix. Et le jour de l'élection, il a voté pour lui, ce que représente notre photo.



Grâce à de nouveaux dispositifs d'alarme adoptés par les prisons américaines, les révoltes seront réprimées avec le maximum de rapidité. Notre photo montre l'installation du poste d'alarme à la prison de Saint-Quentin, près Los Angeles, les autorités se déclarent satisfaites de ces nouvelles dispositions. (W. W.)

Lisez dans ce numéro : **FAUBOURG SAINT-MARTIN**
RASPOUTINE (RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN POLICIER DE L'OKHRANA)